PQ
2007
M4A65
1807
t.1

DE PETITOT,

ur de M. GOICHOT, Grand'rue, n.° 44, près le Palais, à Fontenay-le-Comte.

mprimerie entièrement neuve, un atelier de reliûre aisse rien à désirer, où l'on fait les tranches dorées et s à l'instar de Paris, joints à un magasin de librairie et erie bien assortis, font espérer au sieur PETITOT que rentes parties, traitées avec goût, célérité et à des prix bles, lui concilieront la confiance et l'estime des per- qui voudront bien lui faire l'honneur de l'employer.

PETITOT, rédacteur-propriétaire de la Feuille d'An- le l'arrondissement de Fontenay, tient en outre les res de bureaux, les articles de dessin, un assortiment res blancs et rayés en gris. la véritable eau de Cologne, binet de lecture composé de plus de mille ouvrages en re; il fait la commission en librairie, abonne aux jour- ent cartes d'autel et géographiques, et les cartes à te, etc.

GENEVIEVE

DE

CORNOUAILLES,

PAR M. DE MAYER.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez LEROUGE, Libraire, Cour du Commerce, Maison de Rohan.

1807.

GENEVIEVE

DE

CORNOUAILLES,

PAR M. DE MAYER.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez LEROUGE, Libraire, Cour du Commerce, Maison de Rohan.

1807.

Bibliothèque des Romans. *Le voilà ce Damoiſel, plus ne ſe voit Chevalier tant courtois, tant reſpectueux, tant fidèle, tant brave, tant poli dans ſes voyages ! a pris en France toutes ſes gracieuſes manières, a trouvé dans cette Cour une Reine... Bien Reine eſt-elle, a-t-il dit, bien le ſeroit-elle, ne fût-ce que par ſa beauté & ſes gentilleſſes. A vu Dame qui avoit votre pourtraiture, ah ! vrai Dieu, s'eſt-il dit, comme l'aimerois ! Dame, faites ferme connoiſſance avec lui ; ne dédaignez de l'accompagner dans le palais de beauté ; ou bien ſe voit aux graces de*

votre minois frais & mignon, qu'étes entrée, tant étes aimable & belle ; accordez-lui honneur & accointance.

Pas ne vous ſera choſe mal-aiſée de vous ramentevoir que bien en-delà d'hui, alors que chevalerie étoit au berceau, & que les Romains ſe laiſſoient déchirer par des Barbares, dans ce tems, votre noble Maiſon avoit un Prélat célèbre par ſon eſprit, aimoit les Savans, car ſavant étoit lui-méme (1). *Cet eſprit s'eſt conſervé dans la famille, ainſi que bonté. Eh! qui ne ſe ſouvient du Cardinal qu'avons preſque vu n'a-*

guères (2), *auſſi ſavant & auſſi bon que poſſible étoit.*

Tout cela & puis votre courtoiſie me donnent vraie confiance & hardi vouloir. Vous requiers merci : & ſouvienne à vous que cetui qui vous hiſtorioit ces mots, plein étoit pour vous & pour les votres d'un reſpect... d'un reſpect...C'eſt (vous le jure), tant... que c'eſt plus que beaucoup (3).

MADAME LA DUCHESSE,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur
DE MAYER.

Paris, ce 22 janvier 1783.

(1) En 466, Sidoine Apollinaire, Evêque d'Auvergne, Auteur de Poëſies, des Panégyripues de Majorien & d'Anthémius, étoit de la Maiſon de Polignac. Il étoit gendre de l'Empereur Avitus. Quoique laïque & marié, il fut nommé à l'évêché d'Auvergne.

Raymond de Polignac fut le deuxième grand Maître de l'ordre de Malthe qui fut inſtitué en 1104.

(2) Le Cardinal de Polignac, Auteur du poëme de l'Anti-lucrece ſi univerſellement eſtimé.

(3) Nous avons cru devoir conſerver le ſtyle de notre première Lettre dédicatoire.

LETTRE

A MADAME DE ***

OUI, MADAME, j'en conviens ; peut-être avons-nous besoin de Romans de Chevalerie, quoique la mode en soit passée ; car quel est le caractère de ce genre d'ouvrage ? C'est d'élever l'ame, d'inspirer tout à la fois l'orgueil du nom, la sensibilité la plus vive & une galanterie décente & délicate. L'honneur, la gloire, l'amour en composoient le fonds. Quand on les avoit lus, on étoit plus tenté de croire à tous les prodiges de la valeur & de la tendresse, on

ſe ſentoit exalté autant qu'ému. La volupté ne coûtoit ni un repentir, ni la moindre honte; les motifs la purifioient, on épouſoit ſa damoiſelle. Les principes fondamentaux de nos devoirs envers le prince, envers l'état, envers les hommes, s'y faiſoient aimer par le charme des fictions qui les paroient. Comment la mode n'en a-t-elle pas duré dans une monarchie, qui, à quelques lacunes près, a toujours compté dans ſes dynaſties des ſiècles guerriers, & a ſoutenu un ton de magnificence & de chevalerie dans la plûpart de ſes règnes!

Je n'oſe dire pourquoi : mais quand

d'un saut nous aurons franchi l'antichambre, le sallon, la chambre à coucher, pour nous trouver dans le boudoir, en frac, en chapeau rabattu, en guettres; tant que nos Dames mettront si peu d'intervalle entre elles & nous, tant d'aisance, tant d'intimité, une liberté si ressemblante à la nôtre, il sera impossible que notre ame soit exaltée. L'amour qui n'a plus la peine de conquérir, ne sauroit produire de l'enthousiasme.

Eh! qui rappelleroit ce ton de chevalerie? Nos jeux, nos assemblées, nos fêtes, nos cérémonies n'ont plus rien qui puisse nous ramener vers

ces époques brillantes. Quelle eſt la vie d'un gentilhomme? Il ſort des mains d'un précepteur à coup sûr très commode, un gouverneur s'en empare pour la forme. Ce gouverneur, ſon valet-de-chambre, ſon jockey, ſes chiens, ſon cheval, voilà ſes premiers amis. Dieu ſait comme il eſt vîte formé! S'il lui manque quelques goûts, il les a bientôt acquis dans deux ou trois ſoupers chez des dames équivoques & de la meilleure compagnie. Le voilà enfin parti pour ſon régiment : le voilà endetté, entouré à ſon retour de gens d'affaires, familiariſé avec la canaille, & ſe re-

poſant, pour ſon avancement, ſur ſon nom ; car quand on a un nom, il faut bien qu'on ſoit avancé, autrement la famille crie à l'injuſtice, au manque d'égards. On eſt porté, on arrive. On a de l'eſprit : qui n'en a pas ! Des connoiſſances ! On s'en daſſe. On ſait par cœur les noms des modes & de tout ce qui eſt uſuel. On n'eſt plus fier, parce qu'on n'a pas de caractère ; on ſe déplace volontiers, ſans que les inférieurs gagnent à ce déplacement. On ſe marie... Comme on ſe marie ! c'eſt un contrat ſigné, un marché, & voilà tout. Si on ſe ſouvient de quelques conditions, c'eſt

de celles qui donnent des droits sur sa femme : le reste est oublié le lendemain. Dans tout cela, gloire, honneur, amour n'ont rien à voir, ce sont les plus petites de toutes les convenances possibles. En vérité, jusqu'à quarante ans, on ne vaut pas les frais de la vie.

Je n'ai point le projet de traduire mes contemporains à la Tournelle, j'en resterai là. Mais, s'il étoit vrai que nous avons besoin d'être remontés, d'avoir d'autres têtes, d'autres attitudes, d'autres principes, plus de franchise ; si nos Dames sentoient la nécessité de se reprendre en sous-œu-

vre, & de revenir à ce bon tems où la bonne Reine Berte filoit; où elles ne faiſoient point l'amour, & laiſſoient ce paſſe-tems aux demoiſelles ſuivant l'ordre, & en raiſon du peu d'inconvéniens qu'il y a à leur abandonner les rôles d'amoureuſes, qui ne ſont jamais bien joués que dans le printems de la vie, où la beauté eſt encore plus belle par ſa candeur, où on marche correctement vers le dénouement avoué par la nature & les loix; alors il ſeroit encore plus vrai que les Romans de chevalerie nous conviendroient à merveille. Je ne me paſſione point, j'aſſigne à ce genre la

place qui lui appartient; mais je sais aussi quel est le charme attaché à cette lecture, & combien le plaisir est puissant en France.

Qu'on ne me parle ni de nos lumières, ni de nos découvertes, ni de notre philosophie. Cette philosophie si vantée, ne passe pas même les fauxbourgs, & sur deux cens lieues quarrées, il est démontré qu'elle n'en éclaire pas dix. Nos loix, nos préjugés sont encore couverts de leur antique mousse. Les vieux anathèmes nous frapent toujours; & tandis que nos mœurs & l'opinion vont & viennent, varient à l'infini, les préjugés

& les loix reſtent ſur pied dans l'antique coſtume menaçant & terrible. Rien n'eſt changé, nous avons cru l'être.

Reprenons donc notre à-plomb, nos formes, qui, avec ſix ridicules, nous donnoient trente vertus, & nous formoient un caractère. N'ayons plus les prétentions oppreſſives de la féodalité, mais reprenons-en l'élevation & tout ce qui la faiſoit reſpecter. Il n'eſt point à craindre qu'elle ſoit dangereuſe, tant que nous n'aurons ni pennon, ni banière, & tant qu'on ſervira par brevet du Roi.

Je vous ai dit, je crois, que notre

nobleſſe a beſoin d'être remontée, je vous ai dit que les Romans de chevalerie pourroient y concourir; ma lettre ſe trouve finie, car certainement je n'aurai point le courage de penſer que mon Damoiſel contribue puiſſamment à la révolution. Ceſt à vous, MADAME, à prononcer; vous ſavez que c'eſt pour vous ſatisfaire & pour plaire à pluſieurs perſonnes, que je me ſuis traduit en françois moderne. Si le ſuccès de cette édition répond à celui que la première a obtenu, j'aurai lieu d'être content à mon tour.

EPITRE

A MONSIEUR DE MAYER.

Des rives de la Seine aux rives de la Loire
Vous courez, vous courez & par monts & par vaux,
Portant en croupe avec les muſes & la gloire,
Des Romans, des amours & des projets nouveaux :
Pour ſervir vos amis, vous crevez des chevaux ;
Vous vous tuez, pour vivre au temple de mémoire ;
Pour Dieu ! menagez-vous, mon charmant Damoiſel,
Le miel eſt doux, mais l'abeille eſt cruelle,
Songez à ce pauvre Chapelle ;
Il en prit un peu trop, ainſi que tel & tel
Qui ne battent plus que d'une aîle.
Accordez mieux que lui la prudence & le zèle ;
On ne donne qu'aux morts le brevet d'immortel.
Mais mon Chevalier rit à ce mot de prudence,
[Pour la timidité nous la prenons en France]
Un voyage, des bals, des hiſtoires, des vers,
Des courſes, des ſoupers, un roman, des concerts ;
Voilà votre *agenda* pour l'an qui recommence.
Vos Epîtres font foi de ces projets divers,
Et votre activité les garantit d'avance :
D'ailleurs vous êtes sûr d'avoir en ſurvivance
La ſanté, les talens & le cœur de Boufflers.

Par M. BERENGER.

GENEVIÈVE DE CORNOUAILLES,

ET

LE DAMOISEL SANS NOM,

Roman de Chevalerie.

GENEVIÈVE vivoit, non loin du petit Bourg de Lanſton, dans le Comté de Cornouailles : dix-ſept ans faiſoient ſon âge ; je ne dirois pas âge heureux ; car Geneviève n'avoit point encore connu le bonheur ; elle grandiſſoit ſans ſavoir ſi elle étoit belle ou non. Sa mère, la

dolente Onolorie, avoit défendu à ſa Nourrice de prononcer devant Geneviève le nom de Beauté. Onolorie qui pleuroit toujours, s'écrioit ſans ceſſe : ma beauté m'a perdue ; j'ai trop cru à ſes charmes ; j'ai trop cru qu'elle pouvoit me tenir lieu de tout : j'ai trop cru au bonheur d'être recherchée ; je l'ai été, & m'en repens. — Ces plaintes ſans explication, étoient une énigme impénétrable pour la belle Geneviève. Les pleurs d'Onolorie étoient une autre énigme bien plus cruelle pour elle : ſa bonne Nourrice évitoit toutes les explications. Geneviève étoit dans une ignorance abſolue de ſon ſort. Elle ne voyoit ame qui vive, hormis ſa mère, ſa Nourrice, Francion, vieux Domeſtique, dont la fonction étoit

de roder, escorté de gripart, vieux chien, autour des murs. Le Château étoit bâti dans un fond, entouré de hautes collines; où le soleil dardoit à peine quelques rayons à son midi : une verdure pâle & froide frappoit éternellement les regards de Geneviève; quelques brebis, quelques chevreuils, voilà tous les êtres animés qu'elle rencontroit. Elle ne demandoit pas si le monde étoit plus grand; elle s'en doutoit, puisque Palmerin, son père, devoit revenir d'outre mer. A quoi s'amusoit-elle? à tourner un fuseau, à lire les hauts faits des Preux du temps présent & du temps passé, à entendre les Contes des Géans. Un jour succédoit à l'autre, sans apporter le moindre bien à sa situation : C'étoit le soir, toujours la même prome-

nade; le matin, toujours la même occupation : c'étoit l'ennui à toutes les heures du jour. On n'entendoit dans ce Château, ni cris de joie, ni cris de douleur, ni chant, ni bruit, ni trépignement de pieds, ſans le murmure ſourd d'une fontaine, on eût pu l'appeller le Palais du Silence.

Onolorie, pourquoi pleuroit-elle ? pourquoi ſe cachoit-elle ? pourquoi vivoit-elle loin de ſon époux ? C'eſt ce que vous ne ſaurez pas ſi-tôt : il faut auparavant vous faire connoître le beau Damoiſel ; & vous ne le connoîtriez guères, ſi vous en demandiez le nom ; le Damoiſel n'en avoit point, & devoit en chercher un, ou plutôt s'en faire un, ce qui vaut mieux. Vous ne ſaurez donc que l'hiſtoire du Damoiſel ; vous appren-

drez un jour ſon nom ; quand il aura connu ſon père.

Dans la Principauté de Gailes & dans l'enceinte des montagnes de Merioneth, s'élevoit le Château d'Harlech, qui par l'angle applati d'une montagne, regardoit à l'oueſt la mer d'Irlande ; là étoit arrivé juſqu'à l'âge de vingt-deux ans le Damoiſel ſans nom. Il n'étoit point venu à cet âge ſtupidement ; il n'avoit point vécu en enfançon ; ſa jeuneſſe avoit été tourmentée par des Maîtres durs, qui faiſoient ſuccéder, ſans interruption, un travail à l'autre ; auſſi étoit-il fort. Quand il donnoit du cor, l'écho du rivage lui renvoyoit ſes ſons bruyans & nourris. Quand il étoit à cheval, il auroit défié le centaure le plus aguerri, le plus ſouple & le plus

vigoureux. Quand il prenoit ſa lance, on eût dit Ogier le Danois, au milieu d'un pas d'armes, ou le beau Triſtan, ou le brave Huon de Bordeaux. Comme il ſavoit paſſader avec nobleſſe, ménager ſon dextrier, enlever ſon Adverſaire des arçons & tourner autour de lui ! Amadis n'étoit pas plus terrible, les Payſans Ecoſſois ne ſavoient pas mieux parer les coups, & faire avec leur bâton, un moulinet autour de leur corps. Tous ſes Maîtres s'applaudiſſoient de ſon éducation. Vint enfin le jour où tous ſe réunirent dans la ſalle du Château ; il ſoutint de ſon mieux ſon examen ; tous n'eurent que cette réponſe ; il vaudra ſon père, qu'il aille le venger. Il ne comprenoit rien à ces mots ; car jamais il n'avoit

été appellé du doux nom de fils. Une bonne nourrice, avoit eu ſoin de ſa tendre enfance; deux ſerviteurs, qui ſembloient être plutôt les Majordômes du Château, rempliſſoient auprès de lui la charge de Gouverneurs. Ils l'avoient élevé durement, dans le ſens phyſique; mais Artus, dictant les Articles de Chevalerie, ne parloit pas plus ſagement ni plus noblement qu'eux. Ils avoient paſſé toute leur vie avec des Guerriers: ils avoient ſuivi jadis un Chevalier d'un grand renom & de haut parage. Telle étoit la tâche de ces Ecuyers, qui devenus vieux, étoient les Précepteurs des enfans de leur Maître; ils citoient beaucoup d'exemples & tenoient peu de diſcours. Ceux-ci pleuroient encore leur

Patron. — Beau Damoiſel, dirent-ils à leur Elève, il nous eſt défendu de vous dire ce que vous êtes : c'eſt à vous à chercher votre père ; vous le trouverez, ſi vous ne vous laſſez point : auparavant, allez vous faire un nom ; car vous ne le connoîtrez que quand il n'aura qu'à ſe glorifier de vous. — Vous voulez donc que je parte ? — Il le faut ; oiſiveté ſeroit vice à votre âge ; à votre âge il faut chercher les combats & la gloire. — Vous avez raiſon. — Vous avez un grand danger à éviter... les femmes. — Je les éviterai — Elles vous éloigneroient du chemin de la gloire. — Je les éviterai. — Elles vous empêcheroient d'aller ſur les traces de votre père. — Suffit. — Elles vous empêcheroient de le venger. — Le vengerai ; mais que

lui eſt-il arrivé ? --- Ils ne voulurent point lui dire ce qu'ils ſavoient : ils lui apprirent ſeulement qu'il s'étoit battu avec Palmerin ; que Palmerin l'avoit vaincu par une perfidie cruelle ; que le bon Ecbert, Roi de la Grande-Bretagne, avoit punie en lui interdiſant l'approche des ſept Royaumes. Ils lui dirent que le Roi ſavoit qu'il avoit été élevé dans le deſſein de venger ſon père, qu'il l'avoit permis, & qu'il devoit commencer par aller à la Cour de la Grande-Bretagne en obtenir la permiſſion. --- J'irai.... avoit répondu le Damoiſel ; j'irai chercher mon nom & mon père. --- Pour votre nom, vous en aurez bientôt un, des plus brillans : pour votre père, vous en ſerez glorieux. Mais, hélas ! vous ne jouirez guères de ſes careſſes. --- J'aurai

vu, du moins, mon père, je sens que l'aime autant que je le dois aimer. O mon père ! recevez le serment que je fais de vous venger ou de mourir, de vous trouver ou de mourir. — Cependant il ne faut pas trop éviter la rencontre des Damoiselles, des Princesses, des Dames : vous seriez appellé le beau Sauvage, & Chevalerie vous commande accointance & courtoisie. Sans avoir envie de leur plaire, il faut pour elles faire tout ce que loyale affection demande ; mais il ne faut point prendre encore les liens du servage; vous les prendrez ces liens si doux, quand la gloire & l'honneur vous auront dit, *suffit*. Quand vous aurez fait votre nom, alors il vous sera permis de sentir bienveillance, & de requérir un prix flatteur. — Jà ferai comme

vous le commandez. — Je vous reverrai, lui dit un des Gouverneurs, vous me rencontrerez à la place où il faut enfin que j'aille mourir. J'ai rempli mon devoir auprès de votre perſonne. Je vais retrouver mon maître: faſſe le ciel que vous y veniez bientôt tel que je vous le ſouhaite. — L'autre ajouta: — je ſaurai tout ce que vous aurez fait ou entrepris; je vous en ferai accuſer ou glorifier. Allez dormir; vous vous leverez demain au chant du coq: vous prendrez l'armure que voici, & partirez. Recevez nos embraſſemens; vous ne nous retrouverez point ici demain. — Des larmes groſſes & chaudes couloient le long des joues du Damoiſel. — Je n'ai point connu d'autre père que vous, mes bons amis; ſi vous ne m'avez pas donné ces

careſſes, qui (le ſens bien) m'ont manqué, du moins vous m'avez dreſſé à l'honneur; vous m'avez donné mon courage; vous m'avez formé à la fatigue; je ne puis me ſéparer de vous ſans être affligé. — Vous avez le cœur bon, vous ſerez un loyal Chevalier, vous ſerez bien recherché des Dames, puiſque vous êtes ſenſible: vous ſerez honoré des Preux, puiſque vous ſavez être reconnoiſſant. Regardez votre armure, elle eſt d'acier, mais bien trempé; le poli égale l'éclat du diamant; tous les coups vont gliſſer ſur ce bouclier; il eſt ſans chiffre. Pour celui-là, Dame de bien vous le fera graver, & ſaurez bien le conſerver. Pour la deviſe, c'eſt à vous à la choiſir: Parlez. — Eh bien! gravez: *Au Damoiſel qui va cherchant ſon nom &*

ſon père, honneur & merci. — Pour vos couleurs. — Verd, — ce ſera l'eſpérance. — Pour aigrettes, — des plumes. — Portez les noires toute votre vie. — Je vous obéirai. — Le Roi Ecbert, quand vous l'aurez mérité, vous conférera l'Ordre de Chevalerie. En attendant, voilà une épée qui fut terrible dans la main de votre père; il ne l'avoit point quand il fut attaqué: c'eſt avec elle que vous devez le venger. — Jamais je ne la quitterai, viennent les aventures, viennent tous les périls. — Allez dormir. — Il étoit remonté dans ſa chambre pour ſe coucher. Le jeune Chapelle, le fils du Jardinier l'attendoit; Chapelle tomba à ſes pieds, & lui demanda la grace de permettre qu'il lui ſervît d'Ecuyer. — Irai par-tout, ferai tout ce

que vous voudrez; rien n'eſt que pour l'amour de mon jeune maître ne faſſe; n'y a rien que je craigne. --- Si le voulez, bien le veulx; allez vous coucher; je pars demain à la pointe du jour; ſoyez prêt, & arrangez votre cheval & mon deſtrier. --- Serez content. --- Il ſe coucha & dormit d'un bon ſomme.

A la pointe du jour, Chapelle étoit au bas du château, debout contre les deux chevaux qu'il avoit attachés à deux anneaux de fer. Le Damoiſel, maillé, chauſſé, gantelé, prêt à mettre ſon caſque ſur la tête, cherchoit ſes deux Gouverneurs. Le Concierge lui dit qu'ils étoient partis par deux routes différentes, & lui avoient commandé de fermer le château, & de n'en baiſſer le pont qu'à ſon retour. Le

Damoiſel laiſſa encore échapper quelques larmes. Il monta ſur ſon deſtrier; avant de s'éloigner, il fit le tour des murs du château. Enfin il paſſa ſur le pont-levis, s'arrêta ſur le parapet des foſſés & vit avec douleur les deux aîles du pont s'élever & en fermer l'entrée. Le Concierge, immobile ſur la petite porte, le ſaluoit du geſte & des yeux. Il s'éloignoit: ſa hache & ſa maſſue pendoient à l'arçon de ſa ſelle; ſon bouclier & ſa lance étoient attachés de l'autre côté: ſon deſtrier piaffoit.... Ils n'avoient point franchi la paliſſade à claire-voie du potager, que Chapelle apperçut ſon bonhomme de père; il ſe mit à ſangloter, & s'arrêta tout court. Le vieillard laiſſa tomber l'arroſoir de ſes mains, & accourut vers ſon fils. --- Dieu

te garde ; mon fils, de malencontre ; ſonge à ton père : reviens lui fermer les yeux, & n'oublie point tes deux ſœurs ; recommande-les à la bonté de notre jeune maître : dans ſix ans elles ſeront bonnes à marier. — En diſant ces mots il ſoupiroit & preſſoit contre ſon ſein la cuiſſe de ſon fils. Le Damoiſel les conſidéroit le cœur ſaiſi, pleuroit, & diſoit : — il eſt donc bien doux d'être père ? ah ! je ſens qu'il doit être auſſi bien doux d'être fils. Oh ! quand aurai-je trouvé ce père qui me manque ? .... Quand l'aurai-je vengé ? --- La vengeance étoit encore éloignée ; & ſon père ... il ignoroit où il le trouveroit.

Revenons au château de Lanſton ; c'eſt trop long-tems perdre de vue la belle Geneviève.

Les yeux d'Onolorie ne s'étoient point dégagés de leurs ſombres nuages: ceux de Geneviève ſembloient refuſer de s'ouvrir ſous ce ciel épaiſſi. Geneviève aimoit ſa mère : Onolorie ne la careſſoit point, mais elle ſouffroit ſes longues careſſes; c'étoit quelque choſe pour Geneviève. Elle eſſayoit en vain de faire cauſer ſa nourrice. Celle-ci ne ſavoit que ſoupirer, prendre Geneviève dans ſes bras, l'embraſſer & ſe taire: ou bien elle trompoit ſa curioſité, en la portant ſur d'autres objets.

Ce n'étoit pas ſans raiſon qu'Onolorie étoit conſumée de triſteſſe. Elle n'avoit plus d'eſpoir de revoir Palmerin ; elle étoit la cauſe de la mort du brave Alfred. Elle s'étoit retirée dans ce château ſolitaire, pour ſe dérober à la colère de Grimmer

ſon père, Comte de Pembrock, qui avoit juré de venger ſa honte dans ſon ſang. Palmerin n'étoit pas ſon époux : Geneviève étoit un enfant de l'amour, enfant aimable, & qui à cette époque n'étoit point grevé d'opprobre. Bâtardiſe & concubinage n'étoient point déshonorans comme aujourd'hui ; on ne rougiſſoit point du nom de bâtard.

Onolorie avoit donné ſon cœur à Palmerin ; ce héros avoit triomphé de ſa vertu, au ſortir d'un pas d'armes, ſoutenu pour elle contre les vingts plus vaillans Chevaliers de la Bretagne. Il s'étoit préſenté reſplendiſſant de gloire & avoit montré ce que n'a pas toujours un guerrier, beaucoup de cicatrices, mais point de laideur, beaucoup de hauts faits &

peu d'années. Une grande renommée & une belle taille, de la force & un maintien plein de graces, la tête d'un héros & le cœur d'un aimable courtisan, n'est-ce pas avoir excusé d'avance Onolorie ? Ce n'étoit point-là son crime. Elle avoit déjà reçu les hommages du brave Alfred. Ce vainqueur de l'Écosse, ce libérateur de l'Irlande, long-tems le bouclier de l'heptarchie anglicanne, avoit soupiré pour elle; il étoit réservé à la plus belle de soumettre le plus grand de tous les guerriers. Alfred avoit espéré une préférence bien méritée par sa tendresse, par sa foi, par sa constance imperturbable. Espérance, bonheur, tout ce qui, dans la vie, peut avoir quelque prix aux yeux d'un héros, il avoit tout placé sur le cœur d'Ono-

lorie. Ce cœur étoit plus vain que tendre ; il fut ingrat : le plus jeune des guerriers l'emporta. Palmerin fut écouté, Alfred se plaignit. Onolorie, pendant longtems, lui imposa silence. Alfred soumis, s'indigna d'être trompé. Palmerin, non moins hautain, non moins impétueux, rougit d'un partage. La rivalité éclata aux yeux de toute la Cour ; l'imprudente Onolorie osa se déclarer ouvertement en faveur de Palmerin ; Alfred renonça en apparence à l'espoir qui l'avoit déçu. La guerre & la gloire l'éloignèrent des bords de la Tamise : son front étoit courbé sous le poids des lauriers. Une Princesse de l'Asie mineure, belle comme on l'est encore sur les bords de la Circassie, fit trève à ses chagrins. Il parut vouloir se

conſoler auprès d'elle : elle mourut en donnant le jour au Damoiſel. Alfred n'avoit fait que divertir ſa douleur par ce ſecond attachement ; le ſouvenir d'Onolorie n'étoit jamais ſorti de ſa penſée : l'injure étoit reſtée bien avant dans ſon cœur. Il n'étoit occaſion qu'il ne ſaisît d'attaquer Palmerin. Dans tous les tournois, c'étoit à lui qu'il s'adreſſoit ; dans tous les combats à outrance, c'étoit contre lui que Palmerin tiroit l'épée. Les défis entr'eux étoient nombreux & cruels. Il n'eſt ſorte de proueſſe que leur rivalité ne déployât. Ces animoſités ne pouvoient finir que par la mort de l'un d'eux.

Fatigués d'importuner la renommée de leurs querelles, ils ſe donnèrent rendez-vous près de l'embouchure du Séjount &

ſe livrèrent un de ces combats connus dans la ſuite par la dénomination de combats à la barrière, qui remettoient le vaincu à la diſcrétion du vainqueur, & le corps du mort à la voracité des vautours. Alfred fut vaincu, fut bleſſé, tomba à la renverſe ; Palmerin, maître de ſa proie, en diſpoſa comme il lui plut. On ſaura, dans le cours de cette hiſtoire, ce qu'il en fit. Alfred ne reparut plus ſur la terre. Le bruit de ſa mort ſe répandit dans la Bretagne & dans les Gaules. Palmerin fit élever un obéliſque ſur la place où il l'avoit vaincu ; il fit appendre à un anneau d'or l'épée d'Alfred, & ſon bouclier mis en pièces, avec ces mots gravés ſur la baſe, *Victoire de Palmerin :* ſur l'autre angle, *Pour l'Amour :* ſur la face du nord, *Alfred vaincu :* & ſur le

côté exposé au midi, *Honneur à Onolorie.* Cette arrogance avoit indigné tous les Chevaliers, qui étoient prêts de se réunir contre lui. La volonté d'Alfred les avoit arrêtés. Ce Guerrier avoit écrit à son fidèle Ecuyer d'élever un vengeur dans son fils, & lui avoit ordonné de publier qu'il ne vouloit être vengé que par son fils, qui, jusqu'à ce moment ne pourroit porter son nom. L'Ecuyer avoit suivi les ordres de son maître, & s'étoit consacré avec son ami, à l'éducation du Damoisel, ainsi qu'on l'a vu. Le Roi Ecbert avoit laissé éclater son indignation à la nouvelle de la mort d'Alfred; il en avoit appris tous les détails: on lui avoit dit que Palmerin avoit égorgé son rival, dans le moment qu'il se baissoit pour relever sa mentonnière. Cette per-

fidie atroce l'avoit engagé à faire ſommer Palmerin, par ſes Hérauts d'armes, de ſortir des ſept Royaumes, & de n'y jamais rentrer, ſous peine de mort. Palmerin avoit oſé, n'aguère, ſe préſenter à la Table ronde; auſſi-tôt un Ecuyer tranchant étoit venu couper la nape, & ſéparer Palmerin des autres Chevaliers. Outré de cet affront, il avoit paſſé dans les Gaules, ne reſpirant que vengeance. Onolorie venoit de mettre au monde Geneviève: Grimmer, ſon père, la pourſuivoit, & avoit juré ſa mort.

Pendant que Palmerin s'embarquoit pour paſſer dans les Gaules, Onolorie venoit s'enſevelir dans le château de Lanſton. C'eſt-là qu'un importun regret la tuoit; là, elle pleuroit ſes torts, ſa beauté, ſon égare-

ment

ment. Que deviendra Geneviève ! c'étoit-là une de ſes douleurs : pour elle, c'étoit dans la mort qu'elle mettoit tout ſon eſpoir. Elle craignoit Grimmer encore plus que les plus affreux ſupplices. Ce redoutable Comte avoit la réputation d'être cruel ; il ne parloit que de ſang, que de feu, que de gibet. En vain elle avoit fait répandre le bruit de ſa mort : l'implacable Grimmer couroit les campagnes pour la chercher ; il vouloit la retrouver vivante ou morte.

Sortons encore une fois de ce triſte château, pour n'y plus rentrer ; ſuivons les traces du Damoiſel qu'une deſtinée inviſible va conduire par des routes ſemées d'épines, de contrées en contrées, pour l'arrêter à un terme que vous êtes bien éloignés de ſuppoſer.

Devant lui, à une demi-journée de distance, marchoit un de ses anciens gouverneurs. Ce fidèle écuyer d'Alfred, après avoir appris au Damoisel tout ce qui procure de la gloire, vouloit finir sa vie, en lui frayant le chemin; il vouloit le mener par des guides cachés. Il s'étoit promis d'accoster le Damoisel, & de lui donner des avis utiles quand il le verroit sur le point de se fourvoyer. Il devoit lui inspirer aussi de grands desseins, & surtout nourrir le desir de la vengeance. L'autre gouverneur s'étoit allé placer auprès du tombeau d'Alfred, pour y reconnoître le Damoisel, & pour lui donner son nom, s'il étoit digne de son père. L'écuyer conducteur, que nous nommerons Griel, devançoit donc le Damoisel.

Le Damoiſel fut arrêté dans la forêt noire qui bordoit à l'eſt le long rivage de la Tamiſe. Dans le carrefour le plus étroit, il rencontra un arc très-abaiſſé ; & ſur un perron à côté, il lut cet écriteau : *Si ne veux être ſelon aux loix de chevalerie, garde-toi d'outrepaſſer cet arc planté par les mains d'un chevalier, que ſa dame condamne à livrer vingt combats dans ces lieux pour l'amour d'elle ; ſi vaincu ſuis, iras lui rendre ſon image, & la dégager de ſes ſermens ; ſi vainqueur ſuis à mon tour, irás atteſter à ſes pieds mon triomphe & ſa beauté. Si as déjà aimé, paſſe ton chemin : faut un cœur neuf pour me combattre, faut un cœur neuf à madame Graſilinde, pour la dédommager du mien, qui onc n'aima qu'elle. Prends ce cor, ſonne trois coups, & ſoudain me verras*

paroître. Monſeigneur, dit Chapelle, à donc vous faut commencer les épreuves qui mènent à la gloire & à chevalerie— Je le veux bien,—il prit le cor, ſonna trois fois, & vit venir à lui un chevalier de haute taille, viſière baiſſée & la lance en arrêt. Le Damoiſel prit du champ, s'arma de ſa lance, baiſſa ſa viſière & s'avança. Au premier choc, le Damoiſel ſentit le bouclier tourner dans les bras de ſon adverſaire : quoique celui-ci parût robuſte, & qu'il portât des coups vigoureux, il n'avoit pas la défenſe auſſi bonne que lui. Les lances, au troiſième paſſer, s'étoient rompues; la ſueur découloit de leur front, l'écume couvroit le poitrail de leurs chevaux; ils mirent pied à terre, & une lutte des plus vigoureuſes ſuccéda

à la lance. Le Damoiſel ne perdoit jamais terre, ſon genou ferme & nerveux, répondoit toujours avec adreſſe ſur l'eſtomac de ſon adverſaire. Il fallut en venir à l'épée. Le Damoiſel tira la ſienne, en porta la poignée avec reſpect ſur ſa bouche—O mon père, dit-il, puiſſé-je honorer ton épée! —Il ſe mit en garde, & il montra bien qu'il ſauroit un jour ſe ſervir avec gloire de cette arme redoutable. Il avoit atteint la poitrine de ſon adverſaire, & n'avoit pas été touché : il n'en vouloit pas à ſa vie ; il tourna avec tant d'adreſſe, écarta ſi bien le fer du chevalier, qu'il vint à bout de le ſerrer & de le déſarmer. Il le renverſa à terre, poſa ſon pied ſur l'eſtomac, la pointe de ſon épée levée ſur ſa poitrine. Vaincu ſuis, s'écria le che-

valier ; prenez le portrait de Madame, la rencontrerez à Londres ; vais cacher ma déconvenue. Mon armure & mon cheval ſont à vous. Le Damoiſel s'empara de ſes dépouilles, & partit. C'étoit ſon premier trophée, il en étoit glorieux. Il écrivit ſur le poteau : *Le Damoiſel ſans nom a vaincu le chevalier qui a élevé ce trophée ; reſpectez cet arc. Ce fut le champ de ſon premier combat.*

Il cheminoit gaiement, & découvroit déjà par un des coins du bois, toute la Tamiſe qui s'élargiſſoit, écumoit & grondoit ſur les flancs allongés d'une ſuperbe ville ; c'étoit la cité de Londres, le berceau de la chevalerie. La nuit s'épaiſſiſſoit. A travers les cimes des arbres, la flèche d'un donjon pointilloit & annonçoit un château.—Allons de ce côté-ci, dit Cha-

pelle ; y trouverons un meilleur gîte que dans la forêt.—Ils tournèrent vers le ſentier qui paroiſſoit y conduire. A peine ils avoient fait quelques pas, qu'ils reconnurent que le ſentier menoit à la demeure de quelque chevalier de renom, ou de quelque grande châtelaine. Le Damoiſel (car vanité eſt le péché mignon des Damoiſeaux), s'ajuſta de ſon mieux, ſe remit du déſordre du combat, fit frotter ſon armure & le caparaçon de ſon deſtrier, ſuſpendit nonchalamment le portrait de Grafilinde ſur la houſſe du deſtrier du chevalier vaincu, & s'avança au petit trot. Il n'y eut pas juſqu'à Chapelle qui ne relevât ſes cheveux & ne ſecouât la pouſſière de ſa caſaque & de ſes brodequins ; Chapelle étoit jeune auſſi. L'avenue s'élargiſſoit

à meſure : le château paroiſſoit en plein. La ſoirée étoit belle : ſur le perron le Damoiſel vit une grande dame qui le conſidéroit ; &, dans la grande avenue, de jeunes demoiſelles s'avançoient en folâtrant. — Chapelle, n'eſt-il pas vrai qu'elles ſont bien jolies—voirement, oui, ſire ; le bon gîte ! — Le Damoiſel qui n'avoit point tremblé devant un chevalier armé, ſe trouvoit dans une émotion dont il ne devinoit pas la cauſe.—Je ne ſais pas ce que je ſens, dit-il à ſon écuyer.—Ni moi non plus, ſire ; mais crois que c'eſt l'effet de la préſence de ces dames.—Ne ſeroient-elles point enchantées ?—Rien ne vous en dirai ; en tout cas, ſi l'éprouvez comme moi, l'enchantement eſt doux.—Vous dites vrai ; mais je me ſouviens de l'ordre qui m'a été

donné d'éviter les dames. Il faut, m'a-t-on dit, les fuir ; ſi vous voulez aller à la gloire, aller ſur les traces de votre père, & le venger — Ferez comme vous voudrez ; mais, ſire, qu'avez à appréhender ? Etes brave, êtes armé ; & puis une nuit donnée aux dames eſt ſans conſéquence : qui nous empêchera de partir demain dès l'aurore ? — Vous avez raiſon, Chapelle ; allez leur dire que le Damoiſel ſans nom, requiert merci & aſyle pour cette nuit ſeulement. — Le bon Chapelle piqua ſon cheval, & s'avança vers les damoiſelles, tandis que le Damoiſel ſe rangeoit modeſtement près le tronc d'un arbre. Chapelle n'eut pas plutôt annoncé ſon meſſage, que les damoiſelles ſe prirent à rire, à l'entourer & à lui demander ſon âge. — Vingt ans, dit

Chapelle — Tant mieux, répondirent-elles Eſt-il beau ? — beau comme vous. — aimable ? — Rien n'en ſais, ne l'ai vu encore auprès de belles damoiſelles comme vous. — N'a donc aimé encore ? — Non, mes damoiſelles. — Benie ſoit la fortune qui nous envoie un tant joli damoiſel ! — M'eſt d'avis que va ſe trouver à une terrible épreuve.

Pendant qu'un écuyer alloit porter cette annonce à la dame châtelaine, Chapelle cherchoit des yeux quelque choſe de moins haut parage que ces damoiſelles : mais un minois auſſi gentil qu'elles ; une aimable & vive Dariolette ; il l'apperçut contre une charmille, tint ſon œil en arret, & auſſi-tôt qu'elle leva les yeux ſur lui, il ne manqua pas de s'incliner : elle lui fit la révérence, & Chapelle

reſpira.—Suis, ſe dit-il, en pays de connoiſſance.—La Châtelaine ayant fait une réponſe gracieuſe, il courut vers ſon maître, qui s'avança. Quand il fut preſqu'en préſence des damoiſelles, il mit pied à terre, donna la bride de ſon deſtrier à Chapelle, & marcha la tête découverte & une main dégantée; de l'autre il tenoit ſon caſque. Il fit une révérence reſpectueuſe, en approchant ſes deux mains vers ſon cœur. Les damoiſelles qui s'étoient avancées ſur une même ligne, lui rendirent ſes ſalutations d'une manière affectueuſe. Comme elles étoient vêtues d'étoffes de différentes couleurs, qu'elles étoient fraîches & jeunes, il lui ſembloit être au milieu d'un parterre, & voir les plus belles fleurs s'incliner ſur leurs tiges. Nous n'aurons point

le courage de répéter le compliment qu'il leur adreſſa. C'étoit la première fois qu'il voyoit des femmes ; jugez s'il dût être embarraſſé. Mais cet embarras, ſa rougeur, la vivacité du feu qui brilloit dans ſes yeux, ſon attention à les fixer toutes l'une après l'autre, & à les couvrir toutes de ſes regards animés, en diſoient aſſez. Déjà Corianne avoit dit en penchant ſon joli menton ſur l'épaule de Falye : — il eſt neuf, le Damoiſel ; qu'il eſt gentil ! — Chapelle s'étoit avancé derrière le Damoiſel, & lui avoit dit tout bas, en frottant une main contre l'autre, & en regardant le ciel : — Vrai Dieu, que tu les as faites belles ! Quel plaiſir de les voir ! & puis, quel plaiſir après ! — La troupe des damoiſelles s'étoit arrondie au-

tour d'eux, & tous enſemble cheminoient vers la ducheſſe de Septimanie. La belle, mais un peu vieille, Dodane, s'étoit retirée dans ce château où elle tenoit ſa cour; Dodane, femme ſavante, & qui avoit été une des merveilles du monde, croyoit l'être encore. La beauté étoit paſſée, mais elle avoit encore ſon cœur : je vous tromperois, ſi je vous diſois qu'elle l'avoit conſervé entier. Elle reſſembloit à beaucoup d'autres Dames de bien, qui ne ſavent plus ceſſer d'aimer, & qui cèdent par habitude à l'aimable inſtinct qui les entraîne au devant des amours qui les fuyent. Eloignée de la cour du roi Ecbert, elle attendoit les aventures dans ſon château. Les vieux chevaliers ſe gardoient bien d'en prendre la route; les jeunes Ecuyers, les gentils

Varlets, les Damoiſels ſans expérience y venoient; & mal leur advenoit. Car jeuneſſe aime tant le plaiſir ! Dodane environnnée de la plus aimable Cour, tendoit ainſi des pièges aux paſſans. Le Damoiſel y fut accueilli avec diſtinction.—Où allez-vous ? lui dit mignardement Dodane.—Chercher mon père, le venger, courir les aventures, & me faire un nom.—Vous vous nommez ?— Le Damoiſel ſans nom. Elle ſe mit à rire :---Je ſais, dit-elle, le beau nom qui vous convient; je vais vous le dire.---Et ſe tournant vers les Damoiſelles :---N'eſt-ce pas qu'il faut l'appeller l'Amour-Damoiſel, ou voire le Damoiſel-l'Amour ? --- Toutes l'appellèrent auſſi-tôt l'Amour, & toutes s'empreſsèrent de former chacune une couronne de roſes, de

myrte, de laurier, de renoncules : toutes les lui préſentèrent, & toutes les effeuilloient en partie ſur ſa tête. Le Damoiſel ne ſavoit pas où cet accueil pouvoit le conduire.

Au ſouper, placé à côté de Dodane & en face des damoiſelles qui, toutes comme elle, cherchoient à attirer ſes regards, il fut ſervi avec délicateſſe ; mais il ne put manger par excès d'émotion : ſa vue s'égaroit, ſon ſein palpitoit, ſa main trembloit. Une de ces damoiſelles lui ſervoit à boire dans ſa taſſe ; c'étoit un breuvage, le même dont la belle Yſeult avoit éprouvé les amoureux effets. Le Damoiſel qui n'avoit pas ſoif, ſe contentoit de porter la taſſe ſur les lèvres ; & de la remettre à Chapelle qui la vuidoit avec joie. Mal en alloit advenir au gourmand Chapelle. Le Damoiſel conſerva

le ſang froid qu'il eſt poſſible de garder auprès d'une troupe de damoiſelles. Dodane attendoit avec impatience l'effet du breuvage : l'ivreſſe du Damoiſel ne paſſoit pas plus loin que ſon cœur. La nuit s'avançoit ; il n'étoit pas queſtion de repos ni de ſommeil. Des danſes, des chanſons, des inſtrumens marquoient toutes les heures. De petits jeux ſuccédèrent à ces plaiſirs-là. Les petits jeux qui ſi ſouvent deviennent ſi grands, achevèrent la veillée.

Dans ces paſſe-tems que je n'oſe dire enfantins, parce que l'amour y joue de malins tours, que je ne dirai point raiſonnables, parce qu'il y a trop d'enfantillage, Dodane finiſſoit par demander aux Chevaliers une proueſſe difficile. Elle montroit une bague d'or qu'elle portoit à ſon doigt, bague vrai-

ment magique, car tous ceux qui y touchoient, sentoient en y touchant, un trouble inexprimable, & qui les faisoit tomber en délire. Mais ce moment passé, on reprenoit ses sens. Les damoiselles portoient chacune une bague semblable : les unes en avoient de si petites & de si jolies ! Jamais on eût cru qu'un doigt pût y passer. C'étoit une de ces bagues qu'il falloit enlever; le Chevalier pouvoit choisir parmi les damoiselles, mais Dodane exigeoit la première épreuve. Hélas ! il les éprouva toutes mais avec un embarras, une mal-adresse.... Ce jeu fut long, & ne laissa point d'espoir à Dodane qui, en se retirant, le regarda d'un air mocqueur :—je vous l'abandonne, dit-elle aux damoiselles; nul Chevalier ne joua plus maladroitement.—Les damoiselles

ne voulurent pas pouſſer plus loin les épreuves.—Bon ſoir, lui dirent-elles, beau Damoiſel; c'eſt bien dommage qu'avec corps ſi bien fait, n'ayez pas plus d'adreſſe. Pas ne ſuffit, pour faire un chevalier accompli, de travailler pour la gloire; faut encore ſavoir jouer avec les dames. Dites un jour; las! ſans eſprit on perd bien des plaiſirs. Bon ſoir, beau Damoiſel—bon ſoir, belles damoiſelles—Il prononça ce ſouhait d'un ton un peu confus.

Le lendemain matin le Damoiſel n'eut rien de plus preſſé que de partir. La Ducheſſe le fit diſpenſer des civilités d'uſage; il monta leſtement ſur ſon deſtrier.

Une pluie abondante les obligea de chercher un gîte ailleurs que ſous les arbres dont les feuilles étoient mouillées. Ils s'a-

vancèrent vers une habitation d'où ſortoit une fumée épaiſſe : une haie vive ſembloit enclore le petit domaine du maître de l'habitation ; la porte en étoit ouverte ; ils entrèrent & traversèrent d'abord un potager vaſte & garni de légumes excellens ; enſuite un verger d'arbres fruitiers & qui tous plioient ſous le poids des fruits. Le maître parut : à ſa longue robe le Damoiſel reconnut que c'étoit un alchymiſte ; qui avoit cependant ſuivi la chevalerie pendant ſa première jeuneſſe. Trop laid pour pouvoir s'y diſtinguer auprès des dames, car il étoit borgne & boſſu ; trop malheureux pour acquérir du renom, il avoit pris le parti de ſuſpendre ſon armure à la porte de ſon domaine, & de s'adonner à l'étude des plantes. Il s'étoit fait un nom dans

l'alchymie & ſe nommoit Vetin. Dans la décompoſition & dans la mixtion des ſucs, il étoit parvenu à trouver des remèdes propres à pluſieurs maladies. Il s'étoit appliqué à compoſer des appareils néceſſaires aux chevaliers, qui guériſſoient promptement les bleſſures. Il dit au Damoiſel,---vois bien que point n'êtes bleſſé : quand ſerez repoſé, vous fournirai belle occaſion. Devez vous rendre à la cour du Roi Ecbert de la grande Bretagne ; ſachez qu'Agobard, ce chef abominable de la terrible conſpiration de l'année huit cens ſoixante-ſix, n'eſt pas loin d'ici, qu'il eſt éloigné de ſa bande, & n'a avec lui que quatre eſtafiers : ſeriez reçu avec grand honneur par Ecbert, ſi lui portiez la tête d'Agobard---Je la porterai, ou perdrai la mienne, répondit auſſi-

ôt le Damoiſel, je vais partir à l'inſtant —Vous ſuivrai pour panſer vos bleſſures; y a ici un chevalier qui vous accompagnera —C'étoit Griel, le gouverneur du Damoiſel. Griel étoit maſqué & ne parloit point, de peur d'être reconnu; car il vouloit que toute la gloire revint au Damoiſel. Griel fit entendre par des ſignes qu'il étoit prêt, & ſe mit en route. Un petit nègre les précédoit, & les conduiſit à la caverne où Agobard s'étoit retiré. Le Damoiſel le trouva endormi ſur le ſein d'une femme. Chapelle recula trois pas.—Les dames aiment donc les méchans, dit le Chevalier! je ne l'aurois point cru.—Pas ne devroit être, répondit l'Alchymiſte; beauté point ne devroit s'accoupler à ſcélérateſſe : mais, las! y a des femmes méchantes.—Le Damoiſel envoya le nègre

éveiller d'Agobard; il eût regardé comme une lâcheté de l'attaquer ſans défenſe. D'Agobard pouſſa un cri de ſurpriſe qui fit accourir ſes quatre eſtafiers. Le Damoiſel lui donna le tems de monter à cheval, & courut à lui. Le premier choc fut ſi rude, que les courroies des arçons furent rompues, & qu'ils ſautèrent à bas de leurs deſtriers; leurs bras pouvoient à peine ſoutenir leurs boucliers boſſelés & pliés ſous la peſanteur des coups qu'ils ſe portoient : les mailles de leurs cottes étoient coupées par le tranchant de leurs épées; le ſang ruiſſeloit. Griel & Chapelle ſe défendoient contre les eſtafiers, & paroient les coups qu'on vouloit porter en trahiſon au Damoiſel. Agobard ſe défendoit en chevalier exercé, employoit toutes les ruſes

de la défenſe, & tiroit parti de ſa haute taille & de la longueur de ſes bras. Un coup dirigé adroitement, lui perça le flanc & le fit tomber ſur ſes genoux. Sa fureur l'étouffa preſqu'auſſi-tôt : il ſe roula dans ſon ſang, & tant qu'il reſpira, il battit la terre avec ſes deux mains. Le Damoiſel ſe vit expoſé ſeul aux épées des quatre eſtafiers qui l'avoient entouré. Il tournoit ſans relâche, paroit tous les coups, & les fit tomber ſucceſſivement à ſes pieds. Griel & Chapelle étoient bleſſés dangereuſement. Chapelle, le nègre & Vetin coupèrent la tête d'Agobard, & la préſentèrent au Damoiſel.—Ne ſauriez faire un plus grand hommage au Roi ; avez délivré la grande Bretagne du conjuré le plus terrible qu'ait jamais été ; avez aſſuré, d'un ſeul coup,

ſi jeune encore, la paix de ce royaume. Ne manque plus à votre gloire que d'aller faire triompher le nom des Chevaliers bretons au fameux ſiége que la Bretagne ſoutient aux îles de Silley.—Je ferai tout ce que chevalerie me commandera ; peut-être j'y trouverai mon père, ou je le vengerai.

Griel ne l'entendoit point parler ainſi de ſon père, ſans s'énorgueillir de l'éducation qu'il lui avoit donnée :—ô mânes de mon maître ! vous le ſavez, ſi j'ai bien rempli mon devoir.—Vetin appliqua ſur leurs bleſſures des pâtes conſolidantes, & dans peu de jours, il ne reſtoit que des cicatrices honorables. Griel prit les devans ; le Damoiſel qui ne l'avoit point reconnu, prit la route de Londres, emportant dans un ſac la tête d'Agobard.

Il n'étoit pas loin de la ville. Un poteau qui paroiſſoit nouvellement planté, l'arrêta ; il portoit cet écriteau :—*Vous qui paſſerez ici pour aller à la cour du roi Ecbert, & qui voudrez mériter le nom glorieux de chevalier & de grand, prenez à droite : ce ſentier vous conduira aux épreuves gigantommachiques. Seriez vu de mauvais œil à la cour, ſi n'aviez été jugé digne de devenir grand.*—Le Damoiſel n'héſita point, & entra dans le ſentier. Il arriva, non ſans fatigue, au cirque gigantommachique ; une force puiſſante ſembloit le retenir, & l'empêcher de gravir ſur les éminences les plus élevées. Le ſentier tournoit & préſentoit des précipices. Le Damoiſel ſe diſoit tout bas qu'on n'arrivoit pas aiſément à la grandeur. Il vit ça & là des armures de chevaliers qui n'avoient pu

arriver au ſommet, & qui étoient reſtés à moitié chemin. Il croyoit toucher au terme : un lion ſe préſenta & lui ferma le paſſage. Le Damoiſel courut à lui ; le lion hériſſa ſa crinière, ouvrit ſa bouche énorme, & lui préſenta des griffes effroyables. Le Damoiſel l'attendit, le piqua, tourna autour de lui, ſe garantit des replis de ſa queue & de ſa dent ; & après trois heures de combat, le terraſſa & lui coupa une patte. Il leva les yeux ſur un poteau, & lut :—*force & courage ſont néceſſaires à vraie grandeur.*— J'ai donc, ſe dit-il avec ingénuité, j'ai donc les moyens d'arriver à vraie grandeur ! Il avoit à peine prononcé ces mots, que des cris perçans frappèrent ſes oreilles. Il accourut aux cris ; mais plus il approchoit plus la voix paroiſſoit s'éloigner. Le Damoi-

ſel ne ſe rebutoit point : c'étoit l'accent de la douleur. Il avançoit toujours, & toujours la voix s'éloignoit. Il étoit ſuant; il ne rénonçoit point à l'eſpoir de délivrer un malheureux. La même voix fit entendre de grands éclats de rire. Le Damoiſel ne laiſſoit échapper aucun mouvement d'impatience.-- On m'a joué, dit-il, on a abuſé de ma pitié : ſi c'eſt un mal d'être humain, j'aurai toujours ce tort-là.---Il prononça ces paroles un peu haut; il n'appercevoit point Griel qui, toujours maſqué, étoit tombé à ſes pieds. Griel l'inviſible guide du Damoiſel, avoit entendu ces paroles échappées à un cœur ſenſible ; il ſe livroit au plaiſir d'avoir ſi bien fait éprouver le Damoiſel. La fée Pentaminée étoit avec lui : elle préſenta la main au Damoiſel qu'elle conduiſit dans

ſon palais où elle lui donna un livre ſur lequel le Damoiſel écrivit ſon nom ; c'étoit le regiſtre des noms des véritables grands. Le regiſtre étoit ouvert depuis des ſiècles, & ne ſe rempliſſoit point. La Fée prétendit que depuis la chevalerie, le nombre en étoit devenu conſidérable. Elle affligea le Damoiſel, en lui diſant que ſon art lui avoit révélé que la chevalerie finiroit un jour, & qu'alors il faudroit fermer le regiſtre.--- Les vrais grands, les vrais chevaliers, dit-elle, ſeront ſi rares, qu'il ne ſera pas beſoin de regiſtre ; l'hiſtoire & la voix publique ſe chargeront du ſoin de les faire connoître.--- Ce tems affreux, ne puiſſe-t'il jamais advenir ! s'écria le Damoiſel : eh ! qui pourroit dédommager les rois & les cours de l'Europe de l'extinction de la chevalerie ?---La

Fée lui remit un feuillet hyérogliphique : ---vous le remettrez vous-même à Ecbert ; permettez que j'appoſe mon chiffre ſur votre bouclier. --- Ce laurier, dit-elle, n'a pas encore de feuilles ; c'eſt à vous à les faire pouſſer.---Le Damoiſel rougit & reprit ſon bouclier.---Vous avez, lui dit la Fée, une autre épreuve à ſubir : regardez là bas dans cet éloignement ; vous voyez des hameaux, ils ſont remplis de paſtouraux : portez vos pas vers eux. Vous ne les connoiſſez point ; & comment pourriez-vous devenir grand, ſi vous n'aviez fait connoiſſance avec eux ? Quand vous ſerez à la cour du roi Ecbert, vous diſtinguerez bientôt les bons chevaliers qui auront vécu avec les paſtoureaux. Quant à ce qui vous adviendra, je ne puis vous le dire qu'après l'épreuve.

Je vous préviens qu'une force magique vous chaſſera ou vous retiendra dans ces hameaux ; mais cette force n'agira ſur vous qu'en raiſon de vos deſirs.---Je ne demande pas mieux, dit le Damoiſel, mais ces chaumières ſont éloignées de la cour où il faut que j'arrive : ce chemin n'y conduit point. ---Vous vous trompez, dit la Fée ; on arrive plutôt que vous ne le penſez, du village à la cour : c'eſt par des ſentiers, il eſt vrai, mais tapiſſés de gaſons & tous fleuris ; on y arrive pur comme l'air, frais comme les fleurs : on y arrive ſans s'en appercevoir, ſans le vouloir ; enfin vous verrez.---Grand merci, Dame ; j'y vais donc avec joie.

Il prit le chemin des hameaux. Le premier petit bourg qui ſe préſenta à lui, portoit l'empreinte du tems & de la

misère; on n'y voyoit de ſubſiſtant & d'élevé, que des poteaux munis de carcans ſuſpendus à des chaînes de fer, des fourches; que des tourelles d'un vieux château, liées enſemble par des pans de vieux murs crénélés, & la flèche d'un clocher mal aſſis ſur ſes fondemens : les habitations couvertes de chaume, rampoient ſur un ſol aride & déſert. Les paſtoureaux étoient d'une petite ſtature, courbés & décharnés. Tous diſoient au Damoiſel que, ſans l'amour de la patrie, ſans leur attachement aux foyers paternels, ils auroient abandonné cette terre maudite & ingrate.---Pourquoi, leur diſoit-il, cette misère, cette aridité ? Le ſol eſt-il mauvais ? --- Hélas ! non, c'eſt que le chevalier, Seigneur de ce bourg, ne nous a jamais connus, n'eſt jamais venu ici : nous avons

été livrés à des mains avides. Si vous saviez le bien qu'un seigneur qui demeure dans son château, produit dans un bourg, tous les vassaux croyent être sous l'œil d'un père. Quel cœur sa présence donne à l'ouvrage! Aussi, malheur au seigneur qui ne va jamais dans ses terres; il n'a jamais appris à être homme, à être compatissant: aussi il fait toujours une triste fin; le mépris ou la haine le suit. S'il est favori de son roi, il devient tyran; s'il est guerrier, il devient cruel; s'il est dans les finances, c'est une sangsue. Voilà, beau Damoisel, ce qui arrive aux chevaliers qui n'ont point de pitié des pastoureaux.—Le Damoisel étoit ému jusqu'aux larmes.—Si je rencontrois, dit-il, ce Seigneur felon, je lui ferois payer cher son inhumanité: il est indigne de l'or-

dre de chevalerie.—Il avoit quelques pièces d'or, il les distribua à ces malheureux, & s'éloigna, pensif & affligé de ce spectacle. A peu de distance de là, il apperçut un autre hameau, Mais quelle métamorphose! Les chemins larges & doux, étoient couverts d'un gason frais & verd, des arbres fruitiers se penchoient avec nonchalance sur les chemins; on y reconnoissoit moins la trace des voitures, des chars, que celle de la boule, du palet & des quilles : tout, dans l'enceinte des haies, étoit cultivé ; & tout fleurissoit, ou produisoit, ou promettoit : point de gardiens, si ce n'est quelques épouvantails de drap rouge, ou de vieux chapeaux placés à des distances, pour préserver le chanvre naissant du picotage des oiseaux.—Chapelle, s'écria le Damoisel,

le bon pays !--pays de Dieu, reprit Chapelle. --Et appercevant une jeune paſtourelle, il reprit :--pays de Dieu, Sire, & pays des belles.

Ils avançoient toujours. Les habitations étoient propres : une place plantée d'arbres, étoit au devant de l'égliſe; des enfans ſautoient autour : des mères, aſſiſes ſur le ſeuil de leurs portes, paroiſſoient contentes en regardant leurs enfans. Le Damoiſel dit :--elles ont du plaiſir à être mères; il faut qu'elles ſoient heureuſes. --On s'empreſſa de lui indiquer le meilleur gîte. Il fit des queſtions; il apprit, & c'étoit la première fois de ſa vie, comment on pouvoit être heureux, & combien peu il en coûte pour l'être. Il ne demanda point ſi le châtelain venoit ſouvent dans ſa terre; on lui dit qu'il y venoit paſſer les plus beaux

jours de l'année, & que madame la Châtelaine venoit y mettre au monde ſes beaux enfans. On lui dit qu'il parloit à tous les paſtoureaux, & qu'il marioit autant de paſtourelles qu'il pouvoit. Le Damoiſel y vit avec un étonnement religieux, ſous un plan d'arbres ſéculaires, des vieillards, qui tous diſoient : Jai planté celui-ci ; moi, j'ai planté celui-là. Le Damoiſel prit la main du plus âgé, la ſerra tendrement contre ſon cœur, & lui dit :—Il eſt bienheureux votre fils ! & pourquoi, reprit le vieillard ?--C'eſt qu'il jouit depuis long-tems du bonheur d'avoir un père ; je n'ai pas ce bonheur, moi.—Je n'oſe vous interroger, beau Damoiſel, de peur de toucher à vos bleſſures.--Je vais le chercher : hélas ! je vais le venger ; c'eſt un ſoin bien douloureux.---Vous êtes

trop bon fils pour que vous ne retrouviez pas votre père.

Plus il vivoit avec les paſtoureaux, plus il s'attachoit à eux; leur franchiſe, leur ſimplicité, leurs jeux l'attendriſſoient. Chapelle le preſſoit de partir.---Encore quelques jours, lui diſoit-il; j'arriverai aſſez tôt à Londres.---Un inſtinct ami lui dictoit cette réponſe. Il touchoit au moment où le ſoleil ne devoit plus ſe lever inutilement pour lui; ou l'aurore, le ſoir, le jour & la nuit, l'ombrage & le frais, la ſolitude & le bruit devoient lui offrir tant de ſenſations nouvelles, il touchoit au moment où ſon ame, libre, & élancée, devoit animer d'un fluide brûlant tout ſon être, & porter la vie & la chaleur juſqu'au bout de ſes doigts. Ses ſens ne devoient plus être engourdis: la

nature & un ſentiment qu'il eſt inutile de nommer, alloient de ſes cinq ſens, faire cinq portes par où le bonheur devoit arriver à lui ſous les formes les plus riantes; heureux Damoiſel, de ſe trouver au hameau & d'y ouvrir ſes yeux à la plus pure de toutes les lumières!

Au hameau venoient d'arriver deux femmes étrangères : l'une étoit d'un âge mûr, l'autre étoit encore bien éloignée de cette maturité : c'étoit une fleur tendre & fraîche. Elle avoit le vêtement du village, le beau touret, la cotte & les amadis; elle avoit dans ſa démarche cet abandon de la jeuneſſe & de la beauté qui n'a pas encore des projets, & qui cède au beſoin d'aller & de venir. L'innocence & le repos étoient dans ſon cœur, ainſi que ſur ſon viſage. Ses

beaux yeux ne ſe promenoient pas encore autour d'elle ; ils ne décrivoient point autour de ſa perſonne un cercle enchanté ; elle étoit accompagnée de ſa nourrice, alloit à Londres, être témoin des fêtes que les Chevaliers devoient donner. Elle venoit aſſiſter à ces pompeux ſpectacles, comme y viennent la jeuneſſe, l'innocence ; comme y viennent les paſtoureaux mêlés parmi le peuple, ignorés, confondus & ſe repaiſſant des yeux ſeulement, des fêtes & des jeux de la cour. Nous n'intriguerons point nos Lecteurs ; c'étoit Geneviève de Cornouailles.

Onolorie ſa mère, ayant appris le tournois qui ſe préparoit à la cour, & ſachant que tous les Chevaliers étrangers y ſeroient admis, s'étoit flattée de l'eſpoir que Pal-

merin viendroit y chercher de la gloire. Elle envoyoit Geneviève, & avoit donné des ordres à sa nourrice de faire ensorte que sa fille fut apperçue par tous les Chevaliers.—Si Palmerin, lui disoit-elle, se trouve dans la troupe, il la verra ; il est père, le sang demandera ses droits ; ses entrailles s'intéresseront à Geneviève. Si vous voyez un vieux chevalier qui s'attache à ses pas, Nourrice, vous l'avez élevée, vous l'aimez ; votre cœur vous dira ce que vous devez faire pour savoir la vérité. De peur de mal-encontre, je vous ordonne de mettre ma fille, par-tout où vous sejournerez, sous la garde d'un Chevalier honnête. Allez.-- Elle avoit embrassé Geneviève, & lui avoit dit :—Puisses-tu, mon enfant, revenir plus heureuse, & consoler la désolée Onolorie !

La nourrice avoit donc conjuré le Damoiſel de prendre ſous ſa garde Geneviève : il n'avoit pas été beſoin de l'en prier ; à peine la nourrice lui avoit-elle dit :—Sire Damoiſel, voilà Geneviève, que l'honneur & les devoirs de chevalerie aſſurent de votre protection,—qu'il avoit interrompu ce diſcours.—Vrai Dieu ! ſi je la défendrai ! Nourrice, vous pouvez y compter :—& ſe tournant vers Chapelle :—Vrai Dieu ! quelle eſt belle !—La bonne aventure ! avoit répondu Chapelle. — Je n'ai pas beſoin de ſavoir ce que vous êtes, belle & gentille Geneviève ; puiſque vous implorez aſſiſtance de chevalier, il faut que vous ſoyez née damoiſelle : je vous en crois, & crois que vous êtes une divinité ; au moins eſt-il vrai que vous êtes une merveille.—Ge-

nevière fit la révérence, baiſſa ſes beaux yeux, rougit & trembla. Le Damoiſel voulut la reconduire; lui préſenta ſa main. Ah! il trembloit auſſi fort qu'elle.... effet charmant d'un magnétiſme impénétrable. — J'ai tremblé, dit le Damoiſel à Chapelle : la Damoiſelle trembloit auſſi.-Ah! Sire Damoiſel, ſaurez demain tout ce que cela veut dire.

Si vous croyez qu'il paſſa une de ces nuits virginales chargées de doux pavots, vous vous trompez; des rêves careſſans, & des ſonges l'avoient tenu éveillé. C'en étoit fait, il ne devoit plus oublier la belle Geneviève de Cornouailles; il n'alloit plus ſe préſenter aux combats, ſans ces emblêmes heureux qui ſont l'ame de la chevalerie, ſans rapporter à ſa bien-aimée toutes ſes proueſſes & ſes victoires.

Le matin, en ſautant au bas de ſon lit, il ne ſut que dire :--ah ! Chapelle, j'ai trouvé ma dame.---Grand bien vous faſſe : lui répondit Chapelle.---Geneviève n'avoit point paſſé une nuit plus tranquille ; mais ſon inſomnie n'avoit rien que de doux. Le ſentiment qui l'agitoit, étoit ſi nouveau ; elle en ignoroit & la cauſe & les ſuites. Eh! quelle crainte pourroit inſpirer un penchant dont on ne prévoit pas le but ? il ſembloit à Geneviève qu'elle venoit de connoître un nouveau beſoin ; un beſoin ſi doux, ſi naturel. Il n'étoit partie de ſon être qui ne répondit à ſon cœur, & à laquelle ſon cœur ne répondit. Le Damoiſel ſans nom n'étoit point ſorti de ſa penſée, le lendemain c'étoit lui qu'elle cherchât, en ouvrant ſes yeux à la lu-

mière. Voilà la penſée de Geneviève attachée ſur le Damoiſel, voilà le but où portent ſes yeux : ſon cœur ne s'en éloignera guère. Elle aimoit déjà mieux être ſous ſa ſauvegarde que ſous celle d'un autre chevalier. Il étoit jeune ; elle étoit jeune auſſi. Ces rapports de jeuneſſe qui ſont plus puiſſans qu'on ne penſe, & qui agiſſent ſi fortement ſur nous, étoient une excuſe de plus. Il y en avoit une autre à laquelle n'échapent point les ames neuves & reconnoiſſantes, c'étoient les ſervices que le Damoiſel étoit prêt de lui rendre : cette eſpèce de paternité que la force qui aime à obliger, exerce envers la foibleſſe, eſt bien douce & bien attachante.---Nourrice, diſoit-elle, que vous en ſemble du Damoiſel : il eſt gentil,--- c'eſt de quoi me ſuis aviſée ; le haſard

a eu pitié de moi.--- Le penſe comme vous. ---J'irai avec lui à la cour du Roi Ecbert.--- Le veux bien.---N'eſt-ce pas qu'il ne peut me méfarriver en ſi bonne compagnie?--- Ne le crois point.---A ces mots la nourrice ſe mit à rire.---De quoi riez-vous?---Le ſaurez dans un autre tems, vous dirai ſeulement qu'ai plaiſir à vous voir portée d'inclination vers le Damoiſel. Mais auparavant que faſſiez avec lui le grand voyage de Londres, voudrois qu'allaſſiez enſemble dans ce vallon que voyez, qui eſt ſi garni d'arbres odoriferans, ſi épais : là eſt un palais où les Damoiſels & les Damoiſelles vont faire des épreuves. Allez-y, & ſi revenez enſemble, vous dirai tout ce que penſe aujourd'hui.--Je le veulx bien, reprit Geneviève, ſi le Damoiſel le veult. --- Oh ! le voudra,

reprit la nourrice ; témoignez seulement un peu de curiosité.—Je ferai ce que vous voulez.

Le Damoisel avoit revu Geneviève, & de jour en jour il avoit éprouvé que la pensée de s'éloigner étoit la dernière & la plus triste de ses pensées. Il oublioit de jour en jour & ses voyages & Londres, & le siége de Silley. Il sembloit qu'un charme inexprimable étoit attaché à ses journées. Qu'elles étoient courtes, quand il les passoit auprès de Geneviève ! Que les momens qu'il passoit loin d'elle, étoient longs ! Ah ! Damoiselle, disoit-il, Damoiselle, restons au hameau ; restons-y, puisqu'on y sent, puisqu'on y trouve, puisque, Damoiselle, je vous y ai trouvée.—Eh bien, Damoisel, disoit Geneviève, j'allois cherchant une fortune ; celle que j'ai rencontrée en vous trou-

vant, eſt la plus belle que Dame ou Damoiſelle puiſſe jamais rencontrer. Je n'ai aucun beſoin, il me ſemble qu'il n'y a plus rien dans le monde au-delà de la place où vous êtes. Quand je vous ai vu, quand je vous ai entendu, tout eſt fini pour le bonheur de Geneviève.

Griel toujours préſent & toujours caché, toujours inviſible guide du Damoiſel, & qui ſavoit l'avancer dans la route de la gloire, voyoit à regret le Damoiſel s'attacher plus à Geneviève qu'aux paſtoureaux. Aimer une payſanne, ce n'eſt pas aïmer la nature, ni les bonnes gens : oublïer pour Geneviève le ſoin de venger ſon père ; c'étoit une honte dont Griel commençoit à rougir pour le Damoiſel.---Il faut, diſoit-il, rechercher les Dames : mal-

heureux le Damoiſel qui n'a pas ſa dame; mais malheureux celui qui donne tout pour elle!---Pendant la nuit, il fit élever un poteau au fond du bocage où le Damoiſel & Geneviève ſe rendoient tous les jours, & plaça cette inſcription : *Honni ſera le Damoiſel qui aura paſſé plus de dix jours auprès d'une Paſtourelle, tant aimable ſoit-elle; honni ſera cil qui aura reculé ou n'aura avancé pour elle dans le beau chemin de Chevalerie; honni ſera, s'il a oublié qu'avoit un grand devoir à remplir : malédiction ſoit trois fois au fils lâche ou ingrat.* Griel s'étoit placé à une hauteur peu diſtante de là, & attendoit l'arrivée du Damoiſel, pour faire retentir à ſon oreille le ſon mâle & guerrier du cor.

Le Damoiſel y vint; il donnoit une main

à la belle Geneviève : ils ſe promenèrent pendant long-tems avec cette aimable molleſſe de deux êtres dont l'unique beſoin eſt de ſe voir & de s'entendre. Penchés l'un vers l'autre, ils s'entretenoient d'une ſeule choſe, d'un ſeul motif qu'ils n'avoient pas encore oſé nommer. Ils peignoient leur bonheur, dans le contentement qu'ils diſoient trouver aux lieux où ils s'étoient rencontrés. ---Que la campagne eſt belle ! diſoient-ils ; que ce gaſon eſt doux ! que cet ombrage eſt frais ! qu'on y paſſeroit bien une longue vie !---Ah ! que ne diſoient-ils plutôt : Que nous ſommes charmés d'y venir & d'y reſter enſemble ? Que ne diſoient-ils : ſans vous, ici, je m'ennuyerois ; ſans vous, ſi ces lieux ont quelques beautés, je ne les aurois jamais apperçues ; je n'y aurois trouvé

trouvé même parmi ces plattes-bandes garnies de fleurs, je n'y aurois trouvé qu'une solitude qui m'auroit effrayé. Mais vous êtes ici ; mais ce moment où je vous ai vue, ces lieux, cette terre, ces arbres, tout a été enchanté, tout a ressenti le pouvoir de la Féerie, & par-tout j'y suis heureux & tranquile. S'ils ne s'exprimoient pas aussi ingénuement, ils sentoient, & cela suffisoit.

L'élévation du poteau étonna le Damoisel. Il s'approcha ; Geneviève le suivoit un peu derrière lui ; il lut : une sueur chaude découla de son front : trois fois il baissa la vue contre terre, & quand il eut lu ces mots : *Malédiction trois fois au fils lâche ou ingrat*, il sentit dans tout son corps un frémissement universel, & se mit à pleurer. Ces derniers mots

avoient rappelé à Geneviève le souvenir de sa mère, elle laissa échapper des larmes. Ils se regardèrent tous les deux en pleurant, & tous les deux, étonnés de leur douleur : --- Cher Damoisel, dit Geneviève, vous pleurez, qu'avez-vous donc ?---Là est ma leçon, répondit-il, là est le repentir, là est la malédiction qui m'attend. Ah ! mon père, père inconnu, je ne mériterai ni l'infamie ni le reproche. Ah ! Geneviève, j'ai perdu trop de tems auprès de vous.---Vous m'affligez, beau Damoisel; trop de tems, dites-vous.-- Elle soupira, & ce soupir fut entendu par le Damoisel.—Ne croyez point que j'en sois fâché ; ne croyez point que je veuille vous quitter: il n'y a rien au monde de plus cher que vous ; mais j'ai un père, hélas ! Vous pleurez aussi, Damoiselle !

—J'ai une mère, & je sentois que je l'avois un peu oubliée auprès de vous. J'en pleurois & cependant je ne sais si je n'aurai pas demain, & toujours le même tort envers elle, tant que je vous verrai & vous entendrai.—Griel qui avoit apperçu, sans être découvert, le Damoisel & Geneviève, ne douta point de l'effet que l'inscription faisoit sur eux. Il prit son cor & joua la marche guerrière des Chevaliers aux grands jours. A ces sons, le Damoisel s'écria:—Je vois bien qu'il faut partir; homme, génie, qui prends soin de ma gloire, grand merci: je partirai, je le jure par mon épée. Griel entendit cette exclamation, & en fut touché jusqu'aux larmes.—Il est né pour l'honneur, se dit-il, puisqu'il se rend lui-même Justice.

Le Damoiſel, à peine retourné au hameau, appelle ſon écuyer---Il faut partir.--Chapelle n'étoit pas ſi preſſé, il pourſuivoit amoureuſement une paſtourelle, qui fuyoit toujours, quand il croyoit la bien tenir. Ce n'étoit pas ſa faute, les ſermens ne manquoient point; les ſoupirs alloient un grand train, les geſtes encore plus vîte. Il eſpéroit cependant.... Quel contre-tems qu'un départ ſubit! Il prenoit négligemment les harnois, & s'alanguiſſoit.---Sire, dit-il au Damoiſel, bien étonné ſuis que partiez d'ici ſans avoir tenté l'épreuve de tous les Chevaliers.---Quelle épreuve?---Dans ce vallon y a un palais : Beauté eſt ſon nom. Là les Damoiſels vont éprouver leur cœur; ſi en ſortent récompenſés de quelques chiffres ou de quelques portraits,

ſi vont par-tout dans le palais de Beauté, ſi la Fée qui y commande, leur fait accueil & eſt contente d'eux, rien ne manque au renom des Chevaliers. En eſt peu qui n'aient tenté l'épreuve. Allez-y, Sire, demain, tenant la belle Genevieve par la main.—A ce récit, le Damoiſel étoit tout ame & tout oreille. Parler de la beauté, de ſes charmes à un jeune Damoiſel, c'eſt l'embraſer. Le Damoiſel auroit voulu être déjà dans ce palais; il attendit le jour pour voir Geneviève & l'y conduire.

Geneviève enduroit, dans le même inſtant, les reproches de ſa nourrice.—Partez, lui diſoit-elle: avez quelque ſecret & doux penchant pour le Damoiſel, & n'avez oſé lui dire de tenter l'épreuve du palais de Beauté. Comment donc ſaurez-vous

ſi a pour vous cette tant douce inclination que ſeriez aiſe d'y trouver : point ne vous ſiez à lui, ſi ne tente l'épreuve ; auroit dû, lui, vous la demander.--Je ne ſavois, nourrice, comment il falloit parler.--Faut partir, faut le ſuivre ; ſeroit-il poſſible que le Damoiſel devint un jour--Elle ſe mit à pleurer.

Le Damoiſel étoit déjà à la porte ; il y avoit long-tems qu'il avoit appuyé ſon oreille contre la ferrure, & déjà il avoit répété bien des fois :--Belle Damoiſelle, dormez-vous ?--la nourrice s'étoit montrée la première.--Bon jour, nourrice, avoit-il dit ; la Damoiſelle dort encore ?--Oh ! que nenni ; avoit un reveil matin à l'oreille--- Eh quoi !--Eh quoi !--Ne le devinez pas--- Le Damoiſel rougit, & s'appliqua la plaiſanterie de la nourrice.--Eh quoi ! lui dit-

elle, partiriez ſans avoir vu la merveille qu'eſt ici ?--Quelle eſt cette merveille, nourrice ?---Le palais de Beauté.---Ah ! ſi votre Damoiſelle veut y venir avec moi, j'en ſerai aiſe.---Pas mieux ne veult la Damoiſelle.---Il n'avoit pas fini de parler, que Geneviève s'étoit montrée & lui avoit gracieuſement ſouri. Elle s'étoit miſe ſous le plus bel habit des paſtourelles : un ruban roſe attachoit ſous ſon menton, le large chapeau qui couvroit ſa tête, & la rendoit plus que jolie. Ils s'acheminèrent dans le vallon où s'élevoit le palais de Beauté. Cet heureux palais n'étoit pas bien éloigné ; & bien en prenoit aux Voyageuſes, parce qu'elles ne pouvoient aller vers ce lieu charmant, qu'à petits pas & à pied. La foule n'étoit pas grande. Beauté eſt choſe

plus rare qu'on ne croit, & il n'y avoit que les belles qui puſſent faire ce pélerinage. Des myrthes s'élevoient à hauteur d'appui, le long des avenues ſur leſquelles des coudriers penchoient & arrondiſſoient leur cime; quelques lilas ſuſpendoient au ſommet leurs houpes fleuries, des roſiers chauffoient les pieds des arbres qui bordoient cette route parfumée : un gaſon ſemé de marguerites, de bleuets, de thim, ſembloit un ruban de diverſes couleurs, jeté ſous les pieds des paſtourelles qui s'avançoient. Çà & là les tourterelles, les colombes, les fauvettes, les roſſignols gazouilloient, s'ébattoient & voloient.

Le Damoiſel ouvroit ſes yeux étonnés; Geneviève ne ſavoit plus que ſoupirer : enfin, ils arrivèrent devant les portes du

palais, qui étoient fermées. Ces portes magiques ne s'ouvroient qu'à l'heure la plus brûlante du jour. Cette heure sonna : un grand bruit se fit entendre : une Fée, d'un coup de baguette, agita les gonds ; le bois sacré roula sur ses quatre pivots, & permit à l'œil de pénétrer dans la première enceinte. La fée Joliette présenta la main au Damoisel, & lui fit signe d'entrer. Le Damoisel n'eut pas plutôt posé le pied sur le jaspe sanguin qui couvroit le pavé, que jettant sur Geneviève un regard, il recula trois pas de surprise & de joie. Geneviève étoit embellie ; sa beauté l'éblouit.. Il sentit au même instant sa vue se troubler ; il ne vit plus aussi clair qu'il avoit vu jusques-là : tout prenoit autour de lui une forme & des aspects outre mesure. Il voyoit

tout en beau : un bandeau sembloit peser sur sa paupière. Eh ! qu'il étoit beau ! C'étoit celui que nous recevons tôt ou tard des mains de la beauté ; bandeau céleste, qu'on ne devroit jamais déchirer, & qu'on ne déchire jamais sans payer cet attentat par la perte des plus douces de toutes les illusions. Heureux celui qui sait le garder ! Une foule de petits êtres charmans s'attachèrent à Geneviève & au Damoisel : c'étoient les mensonges, les illusions, les rêves, les projets. Dieux ! Combien Geneviève gagnoit sous cette charmante escorte !--Beau Damoisel, lui dit-elle, beau Damoisel, n'abandonnez jamais la constante Geneviève.--Jamais, lui dit le Damoisel ; jamais. ---De tels sermens n'étoient point nouveaux. La Fée en rit, parce que c'étoit

toujours ſur la même place, parmi les menſonges, que les ſermens ſe répétoient; il y avoit dans ce palais un vaſte appartement rempli de liſtes nombreuſes de ces ſermens qui n'avoient eu que la durée du menſonge.

La ſeconde ſalle plus éclairée, offroit une épreuve plus difficile; une infinité de portes y aboutiſſoient & ſe touchoient de ſi près, qu'il n'étoit pas rare que deux perſonnes ſortiſſent chacune par une porte différente, en croyant ſortir par la même. Un charme puiſſant ſembloit vouloir éloigner l'un de l'autre, on avoit beſoin de ſe ſerrer pour n'être pas déſunis. Au lieu du bandeau qui n'aguères embelliſſoit tout, les yeux trop ouverts, ſe promènent avec orgueil les uns ſur les autres, meſurent,

s'obſervent. Il eſt rare qu'on ne perde tout à ces obſervations. Le Damoiſel, vingt fois ſe ſentit repouſſé ; vingt fois une main ennemie voulut arracher ſon bandeau ; vingt fois il fit des efforts pour le conſerver, & pour ne pas s'éloigner de Geneviève : il ſentit les menſonges s'échapper ; il ne les regretta point. Geneviève lui parut moins belle ; mais il la vit du moins telle qu'elle étoit, & il en fut plus flatté. Les illuſions vouloient auſſi l'abandonner ; il en retint quelques-unes : l'eſpérance qu'il careſſoit de la main, les rêves qu'il appelloit ſes amis de nuit ; les projets, ces aimables couriers du bonheur du lendemain. En vain toutes les portes s'ouvrirent à la fois ; pour n'être point trompé, il ſouleva Geneviève dans ſes bras : l'eſpérance le couronnoit, & il

paſſa par la même porte. La fée Joliette applaudit par un battement de mains, & dit qu'adreſſe étoit bonne juſqu'auprès de la beauté.

Les épreuves devenoient de plus en plus dangereuſes ; ce n'étoit plus un jour pur ; ce n'étoit plus un de ces jours brillantés qui s'écoulent voluptueuſement auprès des grâces, jours peu connus, & ſouvent mal employés ; c'étoit un jour faux. Un priſme déſeſpérant étoit ſuſpendu entre Geneviève & le Damoiſel ; ils ne ſe voyoient plus tels qu'ils étoient ! Sous la glace épaiſſie du cryſtal impoſteur, les graces de Geneviève paroiſſoient des défauts : ſa taille ſe rappetiſſoit, ſes lèvres purpurines pâliſſoient, & ſes yeux, ternes, obſcurcis, ne répandoient qu'une lumière fauſſe & louche. Le

Damoiſel étoit jugé auſſi mal par Geneviève. Ils voulurent ſe parler ; ce n'étoit plus ce ſon qui alloit au cœur, cette mélodie de l'ame qui ravit ; c'étoit une voix diſcordante. La voix du Damoiſel ne pouvoit plus former l'octave délicieuſe de la voix de Geneviève ; le tendre diapazon étoit rompu. Il étoit peu de Chevaliers qui euſſent ſoutenu cette troiſième épreuve de la beauté, c'eſt l'âge où les infidélités & les inconſtances prennent naiſſance. Le Damoiſel & Geneviève jetèrent un cri de déſeſpoir, qui fit retentir toute la ſalle. — Non, Génies infernaux, s'écrièrent-ils ; non, je ne ſaurois oublier ce que tant j'affectionne, je conſentirois plutôt à perdre le jour : belle ou laide, beau ou laid, elle ſera toujours ma Dame, il ſera toujours mon Damoiſel.-

A ce cri, le prisme tomba, se brisa en mille pièces ; des Génies malfaisans les ramassèrent, & s'envolèrent pour les répandre dans l'Europe. Des enfans de ceux qui ont hérité de ce verre funeste, sont nés, sans doute, les médisans, les calomniateurs, les censeurs & tous ces infortunés qui ne savent rien apprécier avec indulgence & qui offensent les dames.

Le Damoisel traversoit une galerie d'une longue étendue, où étoient suspendus des portraits de toutes les espèces. Ces images célestes avoient été apportées par des Chevaliers dans le premier âge des illusions. Vous pensez bien que les traits étoient flattés : il étoit impossible de concevoir que la beauté pût avoir plus de charmes. Il avoit été impossible à presque tous les

Chevaliers, de traverſer cette galerie ſans s'arrêter, ſans ſoupirer auprès de ces portraits, quelques préoccupés qu'ils fuſſent de leurs dames. Par une magie dont nos lecteurs nous diſpenſeront de donner l'origine, de ces tableaux s'élançoient des flèches; & ſi le Chevalier qui les conſidéroit, formoit un ſeul deſir, en vain couvroit-il de ſa main la priſon où ſon cœur ſe mutinoit; la flèche lancée par un Dieu, ſe gliſſoit à travers ſes doigts, & ſe poſoit ſur la place où tout ſon ſang s'étoit porté. La galerie avoit deux faces; vis-à-vis des portraits des plus belles dames, on voyoit ceux des plus beaux Chevaliers. Le nombre n'en étoit pas ſi grand: le même charme étoit attaché aux portraits des Chevaliers; car on ne me croiroit point, ſi je diſois

que la préſence d'un beau chevalier eſt une préſence muette, auprès de vous, Meſdames ; elle ne le fut jamais. Ainſi l'a voulu le deſtin qui fit tout pour le mieux.

Le Damoiſel & Geneviève avançoient à petits pas dans cette Galerie magique, quelqu'étroitement ſerrés qu'ils fuſſent, un pouvoir ſurnaturel détournoit & fixoit leur vue, chacun du côté oppoſé, chacun vers les tableaux. Leurs genoux fléchiſſoient en paſſant dans ce ſanctuaire ; leur cœur bondiſſoit, leur ſang refouloit vers le foyer brûlant de la ſenſibilité.--Quelle épreuve ! O Dieux ! s'écrièrent-ils, ô Dieux ! protégez-nous. --- L'épreuve étoit redoutable en effet. Comment voir ſans être brûlé, ſans rompre mille liens, tant de charmes ! Le Damoiſel trembloit, ne ſe connoiſſoit

plus; mais il avoit la force d'avancer : des flèches dorées se croisoient & tomboient à ses pieds; mille fois il fut tenté de découvrir son cœur & de l'ouvrir à tous les traits. Oh! s'il eût reçu le jour dans dans le pays charmant des Gaules, oh! Geneviève, c'en étoit fait.... Geneviève n'étoit pas plus tranquille & n'étoit pas moins irréprochable. Tantôt tirant par le bras son Damoisel, tantôt entraînée par lui, ils arrivèrent à l'autre bout de la galerie. Comment firent-ils pour avoir tant de courage? je ne vous le dirai point. Honneur cent fois au Damoisel qui étoit sorti content de cette épreuve; honneur mille fois à Geneviève, qui, en même tems qu'elle donnoit une preuve évidente de son attachement en recevoit une aussi flatteuse.

Ils ne touchoient point au terme de leur entrepriſe ; ils venoient d'entrer dans la chambre de feu. Aux deux bouts étoient deux colonnes que le tems avoit élevées & qu'on reſpectoit. Mille petits feux brilloient dans cette chambre : les uns n'élançoient qu'une vapeur qui faiſoit tourner les têtes ſans échauffer le cœur ; les autres ſcintilloient ſeulement à travers les paupières, & ceux-là attiroient les dames par leur fauſſe chaleur : ceux-ci ſembloient remplir un âtre rougi, & ne pouvoient jamais s'élever, il falloit s'approcher de bien près pour en ſentir l'atteinte ; ceux-là avoient le malheur d'être ſouvent méconnus. C'étoit tant pis, car ils duroient long-tems. Le Damoiſel en trouva de ſi tièdes : c'étoit pitié. D'autres environnant

Rousseau, ne savais parler ; elle fut tout
entendre de sens, pendant une
même heure — Il y a bien des lecteurs que
je vois, dans la Fête, avant la lecture
des que je leur aurais fait un plaisir
à accueillir Rousseau Diderot, Hamelin
Genevière, mais ces opinions sont bien
de l'époque où nous n'avons pas encore
une vie heureuse ne pallier sur la liberté
nous, nous avons un modèle auquel être
toujours inférieur — Il n'est pas certain
aussi, aujourd'hui, que le Discours
d'Hermitage aussi attire d'aussi
Fêtes brillantes. Je vais l'éprouver, ne
vous affligez pas, Genevière. — Aussi-tôt
la Fête ouvrit le cabinet des antiques,
dans l'Orangerie, pour l'heureux vainqueur.
Ce cabinet n'était point de marbre, de

tout ce qu'on y disoit s'évaporoit ; tout ce qu'on y faisoit, n'avoit pas plus de durée. Le Damoisel ne put se défendre de rire en y entrant ; c'étoit l'effet du charme des amourettes. Il parloit à haute voix, il chantoit : ses regards effrontés se promenoient sur les femmes qu'il y trouva, & il donna deux fois des sujets de plaintes à Geneviève.--Deux fois, dit la Fée, c'est bien peu ; consolez-vous, Geneviève. Au reste, le Damoisel n'en sera pas moins unique. Il n'est point de Chevaliers qui n'ait eu plus de deux amourettes ; mais apprenez qu'elles ne laissent point de souvenirs.--Geneviève se soumit ; en rougissant, à cette nécessité.---Eh oui, c'étoit une nécessité. Si nous nous consultons bien, le plus fidèle de nous tous se sentira au

moins deux fois coupable dans ſa vie envers ſa dame. Gardons du moins le ſecret, pour qu'elle n'en ait jamais un à nous faire.

Ils étoient enfin parvenus à la dernière ſalle du palais : des tables d'airain étoient placées au milieu ; & autour de ces tables, on voyoit raſſemblés des Adoleſcens, des Chevaliers d'un âge mûr, des Vieillards : tous avoient à leur gauche, une damoiſelle ou une paſtourelle. Ces loyaux Chevaliers étoient préſidés par un vieillard, ſous l'emblême du tems, qui jetoit à chacun d'eux des bourſes de ſoie, que les damoiſelles rempliſſoient avec des pièces d'or. Ces bourſes repréſentoient les années, & les pièces d'or les jours. En effet, des jours paſſés auprès de ſa tendre amie, ſont

d'or ; aucun alliage ne ſauroit les altérer. La Fée remit une bourſe dans les mains du Damoiſel, & des pièces d'or dans celles de Geneviève.---C'eſt vous, lui dit-elle, qui remplirez cette bourſe magique ; ſongez que ces ſignes de votre bonheur pourroient s'altérer dans vos mains, ſi vous ceſſiez d'avoir dans votre penſée & dans votre cœur, l'aimable Damoiſel. Et vous, heureux Damoiſel, avant que vous ſortiez d'ici, il faut que vous receviez le portrait de Geneviève, c'eſt lui que vous porterez ſuſpendu, en tous lieux. Vous avez déjà reçu de la fée Pentanimée, un chifre ; c'eſt un cœur ayant pour ſupport, des branches de laurier. Voici votre cachet ; celui avec lequel vous ſcellerez vos ſecrets & vos ordres : deux lettres en compoſent

le fond ; une guirlande de fleurs les entoure, & une flamme les surmonte. Le Damoisel remercia la Fée Joliette, qui remit le cachet à Geneviève, en lui disant : ---C'est à vous qu'appartient le droit de donner vos chiffres ; de ma main, il n'y trouveroit pas la moitié de son prix.--- Geneviève présenta son chiffre au Damoisel, qui mit un genou en terre, & le reçut avec ce plaisir religieux & pudibond qu'il est impossible d'exprimer.

La Fée s'assit devant une table qui étoit couverte de couleurs, de palettes & de pinceaux : c'étoient les plus brillantes couleurs & les pinceaux les plus légers ; sous le ciseau de la Fée Joliette, un morceau de vélin, détaché de sa feuille, présentoit un médaillon ovale, qui n'alloit plus offrir

une ſurface blanche & muette. Geneviève avoit pris place : le Damoiſel étoit à genou, à gauche ; il tenoit une des mains de Geneviève : l'œil de la Damoiſelle, tourné & jeté vers lui, offroit un globe brillant qui ſembloit couvrir la tête du Damoiſel d'une douce auréole, & recevoir à ſon tour de lui, toute ſa lumière. La Fée trouva cet œil ſi beau, qu'elle en eut bientôt deſſiné & fixé l'image. Le Damoiſel porta ſa main ſur la main de la Fée, & en fit tomber le pinceau. — Arrêtez-vous, lui dit-il, j'en ai aſſez de ce bel œil ; il dit tout à ma penſée, & peint tout ce qui eſt dans moi. Comme il eſt vrai que je ne veux voir que par l'œil de ma Dame, comme il eſt vrai qu'il n'y a que ce bel œil qui me renvoie le jour

dans toute ſa beauté, je ne veux rien de plus. Je ne ſuis point vain ; je ne veux point promener devant tout le monde l'image de ma Dame. Ah ! que ſon viſage reſte inconnu, & que ſon bel œil me ſuffiſe ! Ceux qui le verront, diront : voilà le plus bel œil qu'on puiſſe voir, & croiront ſans peine qu'il tient à la plus belle des figures. Qu'en penſez-vous, aimable Fée ?—Vous avez raiſon, vous penſez choſes que doivent penſer un jour (mais il y aura avant bien des ſiècles paſſés) les galans Chevaliers. Un jour, quand les Dames auront, à force de foibleſſes, prodigué, multiplié les dons de leurs portraits ; quand on verra dans des doigts vils & groſſiers des portraits ; quand, au lieu de regarder ces faveurs comme un hommage, on les prendra pour du

luxe ; quand il n'y aura perſonne qui n'en ait, ſans utilité ; ſans plaiſir, ſans en ſentir le prix : alors, beau Damoiſel, les Chevaliers imagineront ce que vous venez d'imaginer, & ne demanderont aux peintres qu'un œil qu'ils porteront à leurs doigts. Ce ſera une énigme qu'ils offriront à tous les curieux, & dont ils garderont reſpectueuſement la clef. Mais permettez que j'ajoute quelques traits à ce bel œil.--- Elle reprit ſon pinceau. A peine elle avoit jeté quelques ombres & tracé quelques lignes, que le Damoiſel ſe mit à ſourire.--- Je la retrouve, dit-il, c'eſt elle, ſans que cela paroiſſe. Par quelle magie n'eſt-ce rien, & eſt-ce tout ? c'eſt elle, & perſonne ne pourra la reconnoître ; il ne m'en faut pas davantage --- C'eſt ainſi, dit la Fée,

que ſe porteront, au tems dont je viens de vous parler, tous les portraits : on les nommera *Ni trop ni trop peu*; portez toujours ce bel œil à votre doigt; ce ſera un mauvais ſigne pour Geneviève quand vous le quitterez. Heureuſe encore, ſi vous ne le quittez que pour la Fée Amourette. Elle vous le rendra ſoudain, car elle eſt bonne, & ne retient perſonne long-tems dans ſes chaînes : elle aime trop la liberté, & cède trop volontiers à l'Occaſion qui la mène par la main. Adieu, beau Damoiſel, ſouvenez-vous de la Fée Joliette.

Les portes du palais s'ouvrirent : Le Damoiſel & Geneviève ſe trouvèrent dans la campagne, au côté oppoſé à celui par où ils étoient entrés. Qui fut content ? Ce fut Griel, qui dit à part-ſoi : — La

bonne nourriture que j'ai faite-là ! O mon maître ! ô Alfred ! que ne pouvez-vous ſavoir avec quel ſoin je l'ai élevé ! il eſt aimable, il eſt aimé, il en eſt digne ; il cherche la gloire, il la méritera. De combien d'épreuves il vient de triompher en peu de tems ! Allons à la Cour du Roi Ecbert.---Il donna du cor, & partit. Le Damoiſelle entendit ce ſon bruyant, & s'écria :---Je vous ſuis, Génie protecteur ; je vole à la gloire, je vais à la Cour.--- La Nourrice tenoit dans ſes bras Geneviève. --- Heureuſe Damoiſelle ! avez donc trouvé votre Damoiſel ! Geneviève ne put que lui dire : --- C'eſt fait. Le Damoiſel monta ſur ſon deſtrier : Geneviève fut placée ſur celui du Chevalier de Graſilinde ; la Nourrice s'aſſit en croupe de celui de

Chapelle. A l'arçon du cheval de l'écuyer, pendoit la tête d'Agobard, le portrait de Grafilinde étoit tout couvert de l'écu du Damoiſel. Ainſi chevauchoit cette troupe heureuſe.

Ils arrivèrent à Londres l'avant-veille d'un fameux tournois. Les Hérault-d'armes reçurent la demande du Damoiſel pour l'ordre de Chevalerie ; l'inſcrivirent ſur la liſte des chevaliers aſſaillans & tenans tout-à-la-fois. Il venoit attaquer & défendre, provoquer & ſoutenir le combat à outrance, les combats cruels à la barrière. On lui demanda ſa deviſe, il donna celle-ci : *Au Damoiſel qui va cherchant ſon nom & ſon père, honneur & merci.* — Vous la verrez reluire, dit-il, ſur mon écu, cette deviſe, à côté du chifre où eſt un cœur

& deux branches de laurier. Au ſurplus, annoncez à ſa Sérénité, le Roi Ecbert, que le vainqueur d'Agobard eſt ici, & qu'il lui en apporte la tête. Annoncez à Dame Graſilinde que le vainqueur de ſon Chevalier vient lui rendre ſon portrait. -- Les Hérault-d'armes s'acquittèrent du meſſage.

Le Roi Ecbert qui avoit été prévenu par Griel, dépêcha vers le Damoiſel les premiers Chevaliers de ſa cour, & l'attendoit avec impatience pour lui conférer l'ordre de chevalerie, & lui accorder les honneurs du château-royal. Dame Graſilinde lui députa, non point un Chevalier, mais un bien joli Page, leſte, fin & diſcret; qui portoit des tablettes couvertes de drap d'or, dans leſquelles un ſtyle d'or avoit gravé un diſcret rendez-vous pour le ſoir même,

& lui promettoit grandes faveurs, accueil brillant, & tout ce que Chevalier appuyé du crédit d'une Dame favorite, peut obtenir. Le bon Griel avoit preſſenti le billet, & ſe trouvoit dans ce moment auprès du Damoiſel, à qui il étoit venu demander l'honneur d'être ſon écuyer pendant la durée du tournois. L'infatigable Griel ne ceſſoit d'avoir l'œil ouvert ſur ſon élève; il eût paſſé des inſtans bien douloureux, s'il n'avoit pas pu le tenir auprès de lui pendant les combats, pour le couvrir ou le conforter. Le Damoiſel vouloit refuſer le tendre rendez-vous de Dame Grafilinde. Griel, toujours maſqué, l'arrêta, & lui dit, en déguiſant ſa voix :--- n'en faites rien ; ici loyale affection & haine vénéneuſe ne ceſſent d'agiter les ames de

cour ; il faut choisir ; être cajolé ou être détesté : haines de Dames sont interminables : je ne vous conseille point de les braver ; & puis, sachez que le premier devoir de chevalerie, est courtoisie & servage. Dame Grasilinde est princesse, favorite ; elle peut tout ce qu'elle veut. Elle va vous faire un nom plus glorieux, que vous ne sauriez avoir après mille combats ; Elle va faire de vous un prince par la magnificence ; elle va vous montrer comme l'espoir & la gloire de la Bretagne. C'est à vous à mériter tant de biens ; il faut deviner choses qu'on n'oseroit vous demander ; il faut même lui épargner honte & avances trop marquées : ainsi en va à la cour.---Mais Geneviève & mes sermens !--- Vous avez donc oublié les amourettes ?

Dame Geneviève ne ſauroit vouloir les défendre, vous ſeriez l'unique. Amourettes utiles ne ſont condamnables ; & puis, c'eſt ſi-tôt fini !— Le Damoiſel, avant de répondre, regarda Geneviève qui lui dit : Je vois bien que c'eſt une néceſſité : j'ai vu dans le palais de beauté, que vous deviez être coupable de deux amourettes : je n'en aurai plus qu'une à craindre ; je vous baille congé. —Le Damoiſel prit le ſtyle, & grava dans les tablettes de Dame Graſilinde, rien que ce mot, *J'irai.*—Que Dame Geneviève a bien fait, dit Griel, de prendre le parti de la douceur ! Damoiſelle, qu'il vous ſouvienne que beauté n'eſt rien ſans bonté ; beauté ſéduit, bonté attache. — Le Roi Ecbert n'étoit plus jeune ; il ne pouvoit plus monter à cheval, courir le monde,

& le remplir du bruit de ſes hauts faits : il ſe bornoit à entretenir dans ſa cour le feu de la chevalerie, à bien gouverner la Grande-Bretagne, & à courtoiſer les Dames. Il n'étoit plus dans l'âge où les Dames ont de grands dangers à courir dans le tête-à-tête avec nous : il étoit calme, & le feu qui le brûloit, étoit plutôt le feu de l'amitié. Il avoit donné la préférence à la princeſſe Graſilinde, autant parce qu'elle étoit princeſſe, que par rapport à ſa beauté. Graſilinde ſe dédommageoit, par l'uſage du crédit & de l'autorité, de l'abſence des plaiſirs. Le Roi Ecbert venoit la conſulter tous les ſoirs ſur le travail du lendemain. les Miniſtres ſe rendoient auprès d'elle, le deſtin de la Grande-Bretagne dépendoit d'un oui ou d'un non de Graſilinde. Le matin, les

Chevaliers venoient prendre ſes ordres; c'eſt le matin qu'elle donnoit des chefs à l'armée, des gouverneurs aux provinces, & des maîtres aux ſept royaumes. On ne murmuroit point, parce que Graſilinde n'abuſoit point de ſa puiſſance, & que tous les Chevaliers étoient flattés de recevoir de ſes mains toutes les faveurs de la cour. On appelloit les entrevues du Roi avec Graſilinde, le *Souper du Roi*; & tous les favoris vouloient en être. A peine il étoit nuit, que le Page étoit venu trouver le Damoiſel, qui avoit pris dans ſes mains le portrait de Graſilinde, ſur lequel il avoit jeté une gaze. Il monta ſur le ſecond perron, du château, & là, prit un petit eſcalier à gauche; car vous le ſavez, les plaiſirs montent rarement ſur les grands perrons:

ils vont à bas bruit, par des eſcaliers dérobés, ſe gliſſent, s'introduiſent par les petites portes à peine entr'ouvertes. Celui qui vous dira : Ami lecteur, mes deux battans ſont toujours ouverts aux plaiſirs, ne le croyez point ; il ment ! Les plaiſirs ! les plaiſirs ! Eh bon dieu, qu'ils tiennent peu de place ! Qu'ils ont peu d'eſcorte ! & comme ils diſparoiſſent ſans qu'on s'en aperçoive ! Heureux celui qui ſait en tenir un en charte privée ! qu'il ait ſoin de lui couper & les pieds & les ailes.

Le Damoiſel ne trouva point une vaſte antichambre dans le logement de Graſilinde ; la Princeſſe étoit ſi bonne, qu'elle ne faiſoit attendre aucun Chevalier au milieu de ſes laquais. Quelque grande que fut ſa faveur, elle eût crainte de faire un affront à la

chevalerie ; elle avoit jugé plus convenable d'agrandir ſon ſallon aux dépens de l'antichambre & de ſon arrière-ſallon ; pour celui-ci, il étoit bien petit, bien bas plafonné ; c'étoit une niche ornée de dorures, de tableaux : dans les quatre encoignures, des cryſtaux placés ſur des buffets de laque, portoient des fleurs qui répandoient une odeur douce. Graſilinde étoit couverte de ces gros diamans & de ces grenats orientaux, que Charlemagne, au retour de ſes conquêtes d'Italie avoit donné au roi Ecbert. C'étoient les diamans de la couronne. Graſilinde n'avoit, par le droit de la naiſſance, qu'une petite couronne ducale à mettre ſur ſa tête ; mais les amours lui en avoient préſenté, depuis long-tems, une bien plus grande. Graſilinde qui n'étoit

point orgueilleuſe (vraie beauté, vrai mérite n'ont point d'orgueil), auroit échangé volontiers la couronne ducale & la royale pour la couronne de fleurs qu'un aimable chevalier auroit prit ſoin de lui treſſer au lever de l'aurore. Le Damoiſel s'inclina & ſe tint la tête penchée ſur ſes pieds, juſqu'à ce que Graſilinde lui eût dit d'approcher. --Princeſſe, dit-il, je vous rends ce portrait qu'un Chevalier malheureux n'a pu conſerver davantage.—Beau Damoiſel, ce qui me conſole, c'eſt qu'il eſt tombé dans des mains peu capables de profaner de pareils dons.---C'étoit, Princeſſe, le premier que j'euſſe touché, que j'euſſe vu; j'ai bien ſenti que l'original devoit être parfait, puiſque tant parfaite étoit l'image. Maintenant que je vous vois, je ſens encore

mieux que j'avois bien deviné. Heureux celui qui le portera déſormais !—A ces mots, il le poſa ſur une table, devant une caſſette garnie de fleurs :—Voilà l'hommage pur que votre image doit recevoir.—Graſilinde rougiſſoit; car elle ſavoit que la conquête du portrait la livroit preſque au beau Damoiſel. Elle rougiſſoit comme font preſque toutes nos Dames, mais ne reculoit point.—Vous ſavez, dit-elle, ſans doute que par la poſſeſſion de mon portrait, vous avez acquis de grands droits ſur moi. Combien je fus imprudente ! j'avois cru mon Chevalier invincible.—Ne craignez rien, dit le Damoiſel ; ſi vous ſaviez ce qui ſe paſſe dans mes penſées, vous verriez bien que je ſuis éloigné d'avoir des ordres à vous donner : mais plutôt ſuis

je prêt à vous obéir en toutes choſes des plus difficiles.---Il mit un genou en terre :-- Je vous l'aſſure par ſerment. — Dans ce moment, le jour s'obſcurciſſoit, la nuit paroiſſoit deſcendre ſur les vitreaux de l'appartement. C'étoit la Princeſſe que l'éclat incommodoit, & qui, ſur le verre un peu trop diaphane, faiſoit couler, au moyen d'un reſſort, un taffetas lilas qui interceptoit les deux tiers du jour. Le Damoiſel n'y voyoit plus qu'aſſez, pour ne pas perdre de vue la Princeſſe & tous ſes charmes. La Princeſſe lui avoit abandonné ſa main, pour le relever en apparence ; mais bien plutôt pour le retenir à ſes pieds : cette main avoit été bientôt couverte de vingt baiſers. La Princeſſe les avoit tous ſentis & tous comptés. Le

Damoiſel étoit bien timide : eh ! s'il ne l'eût pas été, ſi Graſilinde n'eût point ſenti ſur ſa main le duvet d'un baiſer virginal, & cette chaleur novice d'une première ſenſibilité, elle l'auroit repouſſé. Un Chevalier ſans délicateſſe, un Chevalier livré à la routine des jouiſſances, l'auroit effarouchée. Elle vouloit bien être la conquête d'un Damoiſel tout neuf, & non point la proie d'un vautour d'amour. Il falloit voir le beau Damoiſel, la chaleur de ſon front, l'incarnat de ſes joues, le feu de ſes yeux, & enfin toute l'expreſſion de ſa perſonne. C'étoit l'amour aux genoux de ſa mère ; c'étoit Venus careſſant ſon fils. Nous n'en dirons pas davantage.... Nous ne ſommes point chargés de révéler des myſtères.

Graſilinde promit au Damoiſel aſſiſtance,

faveur & accueil diſtingué. — Vous n'êtes point riche, lui dit-elle, vous n'avez que la cape & l'épée, le roi Ecbert va vous donner de quoi tenir état de grand Banneret tel que vous le méritez. En attendant que le Roi vous ouvre ſes tréſors, il faut que vous receviez les préſens que je vous enverrai. Je veulx que vous paroiſſiez un des plus brillans au tournois, je veulx qu'au ſiége de Silley vous ſoyez traité en prince; je veulx---Elle alloit former d'autres vœux, car il eſt naturel de vouloir élever ſon Damoiſel, ſon ami, par-deſſus tous les autres Chevaliers. ---Je parlerai de vous, dit-elle ce ſoir au Roi; je vous annoncerai aux Chevaliers, & vous verrez demain, quand vous vous préſenterez au lever, ſi je vous aurai mal ſervi.---Du mal de

vous, dit le Damoiſel, je ne crois point qu'il m'en advienne, pas même de vos yeux; car vous en poſſédez, Princeſſe, le plus doux remède....— Il tira ſa révérence, & ſortit, en emportant la ceinture de la Princeſſe pour lui ſervir d'écharpe. C'étoit l'uſage autrefois; ſi-tôt qu'un Chevalier avoit touché à la ceinture de ſa Dame, il l'emportoit en ſigne de poſſeſſion. Tel étoit l'eſprit de l'uſage; la galanterie qui ſait farder les penſées, en adouciſſoit le mot; &, grace à cette adroite convention, les Dames étoient diſpenſées d'en rougir.

Le Damoiſel en retournant à ſon logis, ne put que revenir à la belle Geneviève. Gomment paroître en ſa préſence? C'étoit un autre embarras. Geneviève devina tout, au premier coup-d'œil. — Vous avez, lui

dit-elle, été bien reçu ?--- Oui, lui dit-il, je n'ai pu m'en défendre : j'ai oublié un moment ma Damoiſelle.---Je vous le pardonne, ſi je n'ai perdu qu'un moment ; c'étoit une néceſſité que vous viſſiez la Princeſſe, je m'attendois à tout le reſte ; je vous le pardonne. On la dit bien jolie, bien aimable.--- On a dit vrai. --- Tant mieux pour vous.---Que vous êtes bonne, Geneviève !--Eſt-ce que je voudrois affliger mon ami ! S'il a des torts avec moi, & s'il m'eſt attaché, il ſera aſſez puni par lui-même ; je vous pardonnerai, mon doux ami, toutes les fois que vous oublierez l'amour pour la fortune & pour les dignités ; je vous aime pour vous. Le lendemain la Princeſſe ne manqua point de lui envoyer les préſens dont elle lui avoit

parlé : c'étoit des caſaques d'étoffes d'or & d'argent, des ſoies tiſſues aux indes, un caſque doré, des gantelets d'un acier luiſant, un ſuperbe caparaçon & une lance de parade, telle que le Roi n'en avoit porté de plus belle ; trois chevaux, les meilleurs du Dannemark & de la Bretagne, pour les courſes, & trois Andalous fins pour les pas d'armes. Une douzaine d'eſtafiers, autant de damerets & de pages, eurent ordre de le ſervir, tous bariolés de ſes couleurs. Graſilinde ne lui demandoit en témoignage public de ſa reconnoiſſance, que de ſoutenir, en l'honneur d'elle, le premier pas d'armes, & de rompre ſix lances. Il promit, on verra s'il ne tint point parole.

L'heure du lever du Roi étant venue,

il s'achemina vers le château. Chapelle portoit la tête d'Agobard ; il tenoit le feuillet que la Fée Pentaminée lui avoit confié du regiſtre de véritable grandeur ; & dans ſes doigts, il avoit l'œil que la Fée Joliette avoit peint dans le palais de beauté. il s'étoit couvert de ſon écu, ſur lequel on liſoit cette deviſe religieuſe : *Au Damoiſel qui va cherchant ſon nom & ſon père, honneur & merci.* On ſe tromperoit, ſi on croyoit que le lever du Roi ſoit le moment le moins intéreſſant de la cour. D'abord c'eſt un Monarque puiſſant qui ſe montre pour la première fois du jour ; autour de lui ſe raſſemblent tout ce que la nobleſſe & la chevalerie ont de plus illuſtre, les Ambaſſadeurs, les Grands-Référendaires, les Clercs du ſecret

ſecret, les Savans, les Prélats. Le Damoiſel y vit, dans les premières antichambres, la fleur de la chevalerie, les compagnons des hauts faits des Chevaliers Floreſtan, Galvanes, Ogier le Danois, Huon de Bordeaux, le Chevalier du Soleil, Quedragant, & Périon, père vaillant des Amadis. Il les ſalua tous profondément; &, intimidé par leur préſence, il attendit avec modeſtie, que l'introducteur de ſervice vint le prendre par la main. Tous les Chevaliers étoient entrés, & formoient un cercle autour du Monarque. Le Grand-Référendaire tenoit dans ſes mains une feuille; le Roi étoit aſſis, ayant ſon chapeau ſur la tête, dont le bouton étoit formé d'une brillante eſcarboucle. Le Damoiſel fut introduit & ſe préſenta au roi Ecbert avec nobleſſe &

modeſtie :—Sire, dit-il, je vous apporte la tête d'Agobard : je ſuis heureux d'avoir rencontré & occis ce vaillant & terrible Conjuré.—Le Roi fit un ſigne de contentement ; car Ecbert parloit peu. L'étiquette vouloit que les Rois parlaſſent peu à leurs ſujets, & même aux étrangers ; étiquette gênante que les grands Monarques ont toujours dédaignée. Le Grand-Référendaire lut à haute voix ce qui étoit contenu ſur la feuille qu'il tenoit dans ſa main ; c'étoient les exploits du Damoiſel.

» Au Damoiſel qui va cherchant ſon » nom & ſon père, honneur & merci.

» Premier fait d'armes : il a vaincu un » Chevalier qui défendoit le portrait de la » Princeſſe Graſilinde, & lui a laiſſé la » vie.

» Seconde victoire : il a passé une nuit » dans le château de la duchesse de Septi- » manie, & en est sorti aussi sage qu'il » y étoit entré.

» Troisième triomphe : il a attaqué & » terrassé le conspirateur d'Agobard dont » il a apporté la tête.

» Quatrième exploit : il a gravi la » montagne escarpée de vraie grandeur, il » y a montré force, courage, humanité ; » il a atteint au sommet, & en a apporté » le feuillet sur lequel la Fée Pentaminée » a apposé son hiérogliphe. La Fée lui a » donné pour chifre un cœur, ayant deux » branches de laurier pour support.

» Cinquième épreuve : il a habité les » hameaux, a aimé la vie pastorale, s'est » montré sensible.

» Sixième épreuve : il a rencontré Ge-
» nevière ; il l'a reſpectée autant qu'il l'a
» aimée. «---Ah ! pour cela, reprit le Da-
moiſel, on ne ſauroit autant aimer & autant reſpecter.

» Septième épreuve : il a voulu ſe ſé-
» parer de Geneviève pour aller venger ſon
» père ; il a regretté le tems qu'il a paſſé
» auprès d'elle.

» Huitième triomphe : il a parcouru le
» palais de beauté, en eſt ſorti ſans reproche
» avec le renom de loyal Chevalier. La Fée
» Joliette lui a remis cet œil qui orne ſon
» doigt. Depuis qu'il eſt ici, il eſt une
» Dame qui pourroit ajouter à cette liſte
» une neuvième épreuve en faveur du
» Damoiſel. «

---Qui mérita, s'écria un Hérault d'ar-

mes, autant que lui l'ordre de chevalerie ? ---Perſonne, répondit le brave Ogier---

Perſonne, répondirent tous les Chevaliers préſens. --- Avancez, beau Damoiſel, dit Ecbert, & recevez l'ordre de chevalerie. Chevaliers, dit le Roi, en ſe tournant vers eux, un Damoiſel qui veut être reçu Chevalier, doit, au préalable, affirmer par ſerment, qu'il eſt noble de parage. Moi qui connois le père du Damoiſel, moi qui le pleure encore, je puis vous certifier qu'il ne lui manque rien en lignée : je vous le jure, foi de Chevalier.---Le Roi ſe tint debout, ôta ſon chapeau, brandit ſon épée nue, & répéta le ſerment. ---Chevaliers je le jure.---Tous les Chevaliers ayant l'épée à la main, ſaluèrent, en ſigne de conſentement. Le Damoiſel

au milieu de ces épées nues, s'avança vers le Roi, reçut l'acolade, l'épée, le soufflet & les éperons. Tous les Chevaliers lui donnèrent l'accolade, & il conserva toujours pour nom le Damoisel.

Si vous n'étiez fils d'un si grand guerrier, lui dit le Roi, je vous dirois, vous êtes déjà digne de votre père; mais il vous reste d'autres exploits à signaler; allez vous couvrir de gloire au siége de Silley; & puis, peut-être je vous dirai quel fut votre père. --- Le Damoisel s'inclina, baisa la main du Roi, & se retira à la suite des Chevaliers qu'un huissier appeloit l'un après l'autre, & qui tous prenoient rang à mesure. Le Damoisel fut le dernier appelé, & le premier à marcher dans la galerie. On admira sa jeunesse, sa

valeur & ſon reſpect pour les Dames. Le Roi lui avoit promis un état au-deſſus de ſes eſpérances, il devoit dîner avec le Monarque chez la princeſſe Graſilinde.

Le Damoiſel rempli du ſentiment de la reconnoiſſance, s'empreſſa de ſe rendre auprès de la Princeſſe.---Je vous dois tout, dit-il, je m'en ſouviendrai tant que vie me durera.---Vous avez, lui dit la Princeſſe, un autre ſouvenir à conſerver de moi.---Pour celui-là, je n'oſois vous en parler, mais je le jurois tout bas.--Aimable Damoiſel, vous avez avec vous une Damoiſelle, & vous ne m'en avez rien dit.--Vous ne me l'avez point demandé.---Ah! parlez ſans feinte. M'en auriez-vous fait l'aveu?---Le Damoiſel ſe tut, rougit, trembla, fut décontenancé. --- Je vois bien

à votre embarras, que vous ne ſavez mentir. ---Il eſt vrai que je ne mentis jamais.--- Je vous pardonne, & ne vous en ſuis pas moins attachée.---Et moi, dit le Damoiſel, je vous donne, après ma Damoiſelle, la première de mes penſées.---Je n'en veulx pas davantage; mais je veulx voir la belle Geneviève, j'en ferai mon amie.---Volontiers; elle ſera votre amie : elle eſt bonne, elle eſt douce, elle n'a pas autant de graces que vous, Princeſſe, mais elle a autant de bonté.

L'arrivée du Roi interrompit cette converſation. Le beau Périon, amant autrefois de la prude & devote Elizène des Gaules, & qui ſoupiroit pour Graſilinde, devina une partie de l'entretien du Damoiſel & de la princeſſe. Floreſtan qui ſe flattoit

d'un eſpoir décevant, regarda le Damoiſel d'un œil d'envie. Il n'y eut pas juſqu'au volage Galaor, qui ne ſe crut en droit de l'emporter ſur le modeſte Damoiſel, qui les ſaluoit tous l'un après l'autre, ſe mettoit à ſa place, parloit peu, ne promettoit rien, & ſe diſpoſoit intérieurement à la plus téméraire attaque & à la défenſe la plus opiniâtre. Quoiqu'au bout de la table, il n'en attiroit pas moins tous les regards de Graſilinde, & toutes les attentions du roi Ecbert. C'eſt à lui que le Roi fit préſenter le premier morceau de cochon, qui étoit le mets le plus apparent & le plus affriandé, qu'on ne ſervoit qu'à la table des Rois, des Princes & des Chevaliers.

On ſe préparoit au tournois ; des quatre parties du monde arrivoit à Londres une

foule inombrable de Chevaliers, armés de toutes pieces, parce qu'on avoit annoncé liberté plenière & combat à outrance. Le jour donné pour tant de hauts faits, les barrières furent fermées au deux bouts de la lice. Un amphithéâtre étoit élevé pour les Dames, ſur le centre, en face des ſiéges des juges du camp. Le Roi avoit voulu préſider. Les ſergens d'armes devoient ſurveiller aux combats. Bliomberis Waliompain, le fils du fameux Palamède & de l'infortunée Arlinde, couſin du fier Perceval & du galant Lancelot, amoureux de la belle Geneviève, ſe préſenta le premier. C'étoit l'étranger le plus connu : ſon ayeul Boort régnoit à Gannes, ville voiſine de Cramalot, capitale immortaliſée par la demeure du roi Artus, & par l'inſtitution des Chevaliers de la table ronde.

Le Damoiſel avoit demandé & obtenu d'être le Chevalier tenant pendant la première journée. Graſilinde lui avoit permis de s'annoncer ſon Chevalier. Il ſe promenoit modeſtement, mais inébranlable ſur ſon deſtrier danois, brandiſſant ſa lance dorée & enrubannée à la ſerre. Griel, toujours maſqué, le ſuivoit de près, Chapelle d'un peu plus loin. Il attendit à un des bouts de la lice le jeune Bliomberis, qui paſſadoit ſous l'amphitéâtre des Dames, & qui ſaluoit les juges du camp. Le cor ſonna : le Damoiſel fit ſigne à Griel de ſonner ; Bliomberis en fit faire autant à ſon écuyer. Les deux Chevaliers ayant pris du champ, coururent ſus : le Damoiſel vit au paſſer, que Bliomberis n'avoit pas la ſerre bonne ; au ſecond coup, il

l'enleva de ſes arçons, & le jetta hors des barrières. Les ſanfares applaudirent, Bliomberis ſe retira, moulu de ſa chûte, & honteux de ſa foible défenſe. Floreſtan ſe préſenta le ſecond, il caracola ſur ſon deſtrier aleſan avec une ſoupleſſe & une grace étonnantes. A la rencontre du Damoiſel, il lui préſenta la main, jeta ſa lance, & lui dit :---nous ſommes rivaux, c'eſt avec le fer, que la préférence doit être conquiſe. Le Damoiſel avoit en même tems jeté ſa lance, relevé la viſière de ſon caſque, & fait briller ſon épée. Tous deux avoient remis la bride de leurs courſiers à leurs écuyers ; ils s'avançoient fièrement & avec aſſurance au milieu de la lice : dans leurs bras nerveux, la lame tranchante paroiſſoit une arme de triomphe ;

la pointe menaçante étoit levée. Au ſignal convenu, le fer fut pointé contre leurs poitrines, & l'adreſſe & la valeur pouvoient ſeules en détourner la direction. Le feu jailliſſoit en éclairs, du choc de leurs lames, leurs écus entamés par les coups d'eſtoc, faiſoient retentir les airs, & frémir les aſſiſtans. Tantôt attaqué, tantôt ſur la défenſive, le Damoiſel, tantôt avançoit, tantôt forcé de reculer, tournant autour de Floreſtan, parant tous ſes coups, pouſſant l'un & l'autre, par mouvemens meſurés, des cris de fureur, la mort ſembloit menacer tantôt l'un, & tantôt l'autre. L'œil avoit peine à ſuivre la vivacité de leurs feintes, des paſſes & des coups; un ſilence d'effroi régnoit dans l'aſſemblée : enfin, l'heureux Damoiſel atteignit Floreſtan

au défaut de ſa cotte-d'arme, & ſon épée ſe fit jour ſous l'épaulière. Le coup étoit mortel : Floreſtan étouffé par le ſang, tomba à la renverſe. Le Damoiſel permit à ſon écuyer de l'enlever. Périon ſe préſenta. La gloire de ce brave Chevalier étoit capable d'intimider le Damoiſel ; il ſongea à ſon père : une vigueur nouvelle précipita ſon ſang dans ſes veines, & il s'avança : Périon la lance en arrêt, atteignit au milieu l'écu du Damoiſel. Le Damoiſel, au retour, courut la lance levée, & enfonça l'écu de Périon; c'étoit coup pour coup. L'amphitéâtre retentit de battemens de mains. Périon jeta ſon écu & courut avec la lance, en préſentant ſa poitrine découverte. Le Damoiſel en fit autant ; ils ſe heurtèrent d'un choc ſi rude, que leurs deſtriers ſe cabrèrent

& reculèrent en arrière. Les deux combattans tirèrent l'épée. Périon avoit ſon épée enchantée, la même que la ſœur d'Argalus lui avoit dérobée autrefois ; Le Damoiſel avoit dans ſes mains celle de ſon père. Au premier choc, l'épée de Périon rendit un feu verd & éblouiſſant. Le Damoiſel, pour ſe préſerver de l'enchantement, évita de frapper ſur la lame, écarta Périon avec la pointe & dirigea ſes coups d'eſtoc ſur la main de ſon adverſaire. Il fit ſi bien, que Périon ne pouvant parer les coups, fut obligé de laiſſer échapper ſon épée de ſa main meurtrière. Le Damoiſel vouloit la ramaſſer ; il eut une lutte vigoureuſe à eſſuyer. Périon défendoit ſon épée ; le Damoiſel l'empêchoit de s'en reſſaiſir. Leurs mains enlacées l'une dans l'autre, reſſembloient

à deux ſerpens étroitement liés ; genoux contre genoux, pieds contre pieds, la contraction de leurs muſcles annonçoit la force démeſurée de leurs efforts. Ni l'un ni l'autre n'avoient perdu terre : ils plioient enſemble & ſe relevoient comme deux arbuſtes courbés par des vents furieux. Toute l'aſſemblée étoit incertaine & attentive, & n'oſoit faire des vœux pour aucun d'eux. Périon vieilli dans les combats, le Damoiſel, jeune mais vigoureux, & brûlé de la ſoif de la gloire, étoient deux rivaux dignes de ſe combattre. Périon demanda trève, le Damoiſel refuſa. Périon irrité du refus, ſentit ſa colère s'allumer, & jura tout haut qu'il ne feroit point de quartier au Damoiſel. Le Damoiſel ne jura point, & promit de le vaincre. Si on a une idée d'un combat de géans,

& de la force de leurs coups, on aura une idée de la lutte de ces deux adverſaires. Enfin le Damoiſel s'étant heureuſement dégagé des mains de Périon, après avoir tourné autour de lui, s'étoit élancé, le genou levé ſur ſon eſtomac, l'avoit ébranlé, & profitant de ſon ébranlement, avoit redoublé d'efforts, & l'avoit renverſé par terre. Il avoit auſſi-tôt mis ſon pied ſur ſa poitrine.—Avoue, lui dit-il, Chevalier, que tu es vaincu, & que ton épée eſt à moi.---Périon en fit l'aveu. Le Damoiſel lui tendit la main & lui rendit ſon épée :--Je ne veulx porter, dit-il, d'autre épée que la mienne; elle a honoré le bras de mon père, elle m'eſt infiniment précieuſe; quoique je vous aie vaincu, je n'ignore point que vous êtes la terreur des Chevaliers,

& le père d'une nombreuſe famille que je reſpecte. Périon ouvrit ſes bras, ſerra tendrement le Damoiſel contre ſon ſein. Une foule de Chevaliers ſe préſentèrent : mais ils furent ſi-tôt vaincus, & ſi facilement, qu'il ſeroit inutile d'en parler, c'étoit un jeu d'enfant pour le Damoiſel. Le plus redoutable qui finit la journée, ce fut l'aimable & volage Galaor. Ce Guerrier charmant, toujours bleſſé, ou des traits de l'amour ou de ceux de la gloire, en ſe battant ou contre l'un ou contre l'autre, ne faiſoit jamais que changer de bleſſures. Nous ne raconterons point les coups de mains de Galaor & du Damoiſel. Galaor avoit moins de force que Périon, mais il avoit plus de graces que ſon père : ſon jeu étoit brouillé, fin, &

il paroit avec la plus grande adreſſe. Il fut vaincu comme tous les autres, & fut le premier à rire de ſa déconvenue, & à s'en conſoler auprès des Dames de la cour. Ainſi finit la première journée. Le Damoiſel fit hommage de toutes ſes victoires à la Princeſſe Graſilinde, qui étoit enchantée de ſa valeur, qui lui donna ſa main à baiſer & un diamant du plus grand prix. Graſilinde voulut plus encore ; elle exigea que le Damoiſel lui ſervit d'écuyer & de Chevalier toute la ſoirée. Uu grand repas étoit ordonné, où le Damoiſel prit place entre le Roi & la Princeſſe. Le repas fini, le Damoiſel vouloit ſe retirer ; la Princeſſe le retint par le bras & lui dit tout haut :—Reſtez, beau Damoiſel, j'ai quelque choſe d'important à

vous communiquer.---Le Damoiſel reſta; il donna le bras à Graſilinde, qui entra dans ſon appartement, dont il ne ſortit qu'au point du jour.... On devine ce que nous dirions peut-être mal, & ce que nous devons taire.

Le Damoiſel revit le lendemain avec joie, & ne fut point effrayé des nouveaux combats qu'il alloit livrer. Mais ſi le premier jour avoit été donné tout entier à Graſilinde, celui-ci étoit tout pour Geneviève. La Damoiſelle avoit pris place ſur le devant de l'amphitéâtre. Le Damoiſel étoit Chevalier aſſaillant. Nous ne compterons point tous les coups de lance qu'il donna dans cette ſeconde journée, & les victoires qu'il remporta; nous ne parlerons que de celle qui lui coûta le plus, & qui fut la plus

illuſtre. C'étoit un Chevalier vêtu de noir, dont le cheval étoit caparaçonné de même. Il portoit un écu de fer : au milieu étoit gravée une tête de mort : ſa deviſe étoit *Vais cherchant & donnant la mort.* Il avoit conſervé ſa viſière baiſſée, avoit refuſé de dire ſon nom aux hérault-d'armes, & s'étoit ſoumis à toute la rigueur des combats à outrance ; ſon corps, s'il étoit vaincu, devoit être foulé aux pieds du deſtrier de ſon adverſaire, & devenir la pâture des vautours. Le Damoiſel, avant d'entrer en lice avec ce terrible Combattant, ne put ſe défendre de faire un grand ſigne de croix, & de regarder piteuſement Geneviève qui verſoit des larmes. Graſilinde pleuroit auſſi. Tous les aſſiſtans étoient conſternés. Deux fois le Roi voulut em-

empêcher le combat, deux fois le Damoiſel le fit prier de permettre qu'il ſe meſurât avec ce terrible Chevalier. Le Damoiſel refuſa de recevoir le baiſer d'uſage, & de faire le moindre pacte avec le Chevalier noir. Il coupa avec ſon épée l'air qu'ils reſpiroient, pour lui annoncer qu'il ne vouloit avoir rien de commun avec lui. L'Inconnu jeta ſon écu, découvrit ſa poitrine : il n'avoit point de cotte-de-mailles ; le Damoiſel n'en avoit pas non plus. Il quitta ſon caſque, & combattit la tête découverte. L'Inconnu laiſſa ſa viſière baiſſée. Ils combattoient avec une fureur extrême ; c'étoit l'opiniâtreté, l'acharnement, la rage. Mort, s'écrioient-ils, mort. Le ſang ruiſſeloit de leurs nombreuſes bleſſures. Le même coup

ayant rompu les épées, ils attaquoient avec les tronçons qui étoient reſtés dans leurs mains, & qui leur faiſoient de larges & effrayantes plaies. Un coup porté au cœur fit chanceler l'Inconnu ; il ſe trouvoit auprès du perron.—Tu peux me tuer, dit-il au Damoiſel, tu le peux, diſpoſe de mon corps ; il y a trop long-tems que je ſouffre dans cette priſon maladreuſe. — Non, lui dit le Damoiſel, non, je te fais grace : je te rends la liberté. Tu es un infortuné, je le vois, & tous les malheureux ſont nés mes amis ; permets ſeulement que je te préſente à ma Damoiſelle ; tu ſeras libre de t'éloigner auſſi-tôt.—Je le veulx bien, répondit l'Inconnu.—Le Damoiſel le préſenta à Geneviève. — Damoiſelle, voilà mon captif ; vous avez vu ce que j'ai

fait pour le vaincre : il n'y a rien que je ne fiſſe pour vous.---L'Inconnu reſta immobile; & revenant, après un long ſilence, de ſon étonnement léthargique, il ſe pencha à l'oreille de Geneviève :---N'êtes-vous pas, lui dit-il tout bas, la fille infortunée d'Onolorie? vous en êtes la vivante image.---Oui, répondit en tremblant Geneviève. Eh bien, ſachez que vous avez trouvé votre père.---Mon père!---Chut; votre joie pourroit me devenir funeſte; je ſuis ſuſpect ici. Ce Damoiſel qui m'a vaincu, eſt, je le vois bien, votre Chevalier.---Oui.---Je pourrai donc m'acquitter en vous donnant un jour à lui. Retournez vers Onolorie, dites-lui que vous m'avez vu; dites-lui que je n'ai point perdu ſon ſouvenir, & qu'il n'y a rien de vieilli

en moi qne mon corps; mon cœur eſt reſté auſſi jeune que quand je lui jurai le plus doux ſervage. Dites-lui qu'elle peut ſe mettre en marche vers Silley; que je vais me rendre au ſiége, dans le parti du Roi des Gaules.---Il donna ſa main à Geneviève, qui la prit reſpectueuſement & la couvrit de larmes de joie & de baiſers. —Jeune Damoiſel, dit-il, allez au ſiége de Silley; je vous y rencontrerai, & je ſouhaite vous y conſerver la vie qu'ici vous m'avez laiſſée; peut-être pourrai-je vous y donner. un plus grand bien. — A ces mots, quoique bleſſé, il piqua ſon deſtrier, les barrières s'ouvrirent devant lui, & il ſortit de Londres. Le Damoiſel étoit trop dangereuſement bleſſé pour pouvoir ſoutenir la troiſième journée. Le Roi

ne voulut point permettre qu'il quittât son lit. Grafilinde & Geneviève veillèrent sur lui. Le savant Vetin avoit remis à Chapelle une boite d'onguent dont il se servit, & en peu de jours, Chapelle eut la joie de voir cicatriser toutes les plaies du Damoisel. Il n'en fut pas de même de celles que Géneviéve faisoit tous les jours à son cœur.

Fin du premier Volume.

PQ
2007
M4A65
L807
c.1

Mayer, Charles Joseph
Geneviève de Cornouailles

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY